

FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

LES CAUSES DE L'IRRÉLIGION PROLÉTARIENNE

(Etude de Psychologie sociale)

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE
DE PARIS

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE
SOUTENUE PUBLIQUEMENT LE 15 NOVEMBRE 1909

PAR

Georges ARMENGAUD

Thèse N° 434



GENÈVE

IMPRIMERIE LOUIS GILBERT & C^{ie}, GRAND'RUE, 40

1909

FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Examineurs :

MM. Eugène EHRHARDT, *Président de la soutenance.*

Raoul ALLIER, *Examineur.*

DE FAYE,

»

*La faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les
opinions particulières du candidat.*

CHAPITRE PREMIER

La crise religieuse de notre temps.

A certaines époques, l'humanité remet en question toutes les idées, toutes les croyances, tous les sentiments sur lesquels elle avait établi une civilisation. Un bouleversement fondamental ébranle philosophies, idées sociales, religions, et laisse le champ libre à d'autres constructions. Ces époques sont rares et extraordinairement importantes : telles l'époque où le christianisme régénéra le monde romain, et celle où la Révolution française, comme un flamboyant brasier, jeta des étincelles sur toutes les collines où se préparait le bûcher d'une société vieillie. Notre âge est de ceux-là. Les idées sur lesquelles ont vécu nos devanciers sont discutées, critiquées ; beaucoup sont abandonnées ; notre monde travaille à enfanter un autre monde ; sage des expériences passées, sous le ferment de sentiments nouveaux, il brise ses anciennes formes et porte son audace de tous côtés, en particulier du côté des questions religieuses.

Jusqu'ici les masses populaires s'étaient contentées de répéter fidèlement les rites reçus des ancêtres ; aujourd'hui, au contraire, la religion est discutée par tous ; beaucoup la délaissent, la haïssent et l'insultent ; les classes laborieuses, surtout, se font remarquer par leur ardente hostilité.

Les foules, à notre époque, sont travaillées puissamment par des idées et des besoins nouveaux ; des préoccupations et des courants intel-

lectuels modernes sont au fond de chacune des âmes de notre société, préoccupations despotiques, courants intellectuels tyranniques, qui poussent l'homme et le mènent à son insu souvent, et quelquefois même malgré lui, car les forces les plus puissantes sont celles qu'on ignore.

C'est ainsi que cette crise dont nous sommes témoins à l'heure actuelle a été préparée depuis longtemps. Ces sentiments d'indifférence, d'antipathie, de colère violente, dont la religion est l'objet, sont le résultat de toute une série de travaux, de mesures sociales, de tout un état de choses, de tout un monde en évolution.

Essayons de nous rendre compte de la situation, et de caractériser les mouvements religieux qui ont eu lieu dans les pays de civilisation chrétienne depuis un peu plus d'un siècle. Il s'est produit, si l'on peut dire, un phénomène d'inversion. Les classes qui étaient autrefois chrétiennes se sont peu à peu détachées de la religion, tandis que les anciennes classes irrégieuses s'en rapprochaient : la religion est passée du peuple aux bourgeois et aux nobles, l'irrégion, des bourgeois et des nobles au peuple. Cet échange d'attitudes nous semble bien caractériser notre époque. L'Espagne, le sud de l'Italie¹ semblent être restés en dehors du mouvement ; d'autres nations, la Suisse, en montrent les symptômes. En Angleterre même — cette forêt religieuse où les Eglises sont si nombreuses — le peuple s'abstient du culte, si bien que dans certains quartiers populaires aller au culte veut dire se marier. En Amérique les églises se dressent nombreuses, très fréquentées dans les quartiers riches, mais peu fréquentées et rares dans les quartiers pauvres². En Allemagne,

¹ Cependant l'irrégion fait des progrès dans l'ensemble de l'Italie. (Cf. Rapport du Dr T. ANDRÉ. 3^{me} Congrès du Christianisme libéral.

² Henry APPIA. *Le Christianisme social*.

le mouvement socialiste est devenu très puissant, et le mouvement de déchristianisation a fait aussi des progrès parallèles. Mais là où ce double mouvement est le plus nettement marqué, c'est en France.

Au XVIII^{me} siècle, il était de bon ton de railler la religion : l'athéisme était de bonne compagnie, être religieux n'était bon que pour la roture ; on connaît le dédain de Voltaire pour la vile canaille qui au début fut seule à adopter le christianisme. Il ne se soucie pas d'avoir aucune pensée commune avec son tailleur ou sa blanchisseuse. La religion du Christ est bonne pour ces gens-là, car il faut bien une religion pour le peuple... Le fils du coutelier de Langres n'est pas moins dédaigneux de la vile populace. Il veut lui aussi qu'on abandonne l'Infâme aux laquais et aux servantes¹. Dans les salons, l'incroyance était une élégance ; n'avait-on pas lu les livres de M. d'Arouët ? Non que le cri d'« écrasons l'Infâme » eut ému le cœur des seigneurs poudrés et des marquises à falbalas. Mais vraiment, croire n'était-il pas à peine bon pour les manants ? Puisqu'il fallait une religion pour le peuple n'était-ce pas une distinction que d'être irréligieux ? La haute bourgeoisie, singeant la noblesse, était voltairienne aussi et athée. Et pendant ce temps le menu peuple restait attaché à l'Eglise avec la crédulité héritée du moyen âge ; non seulement les populations des campagnes, mais les habitants des grandes villes pratiquaient naïvement leurs grossières superstitions. A Paris même, à l'approche et au début de la Révolution, lorsqu'un prêtre passait portant le viatique, la multitude accourait de toutes parts, se prosternait, et hommes, femmes et enfants, se précipitaient en adoration².

¹ P. SEIPPEL. *Les deux Frances*.

² Cité de TAINÉ d'après SEIPPEL. *Les deux Frances*.

De nos jours la situation est exactement contraire. Le peuple a quitté la religion traditionnelle; il ne veut plus de ce christianisme qu'il professait depuis des siècles, il l'a en horreur, et il insulte à ses prêtres. Et à mesure que le peuple se détachait davantage des Eglises établies, les anciennes classes aristocratique et bourgeoise esquissaient un mouvement de rapprochement vers elles, s'alliaient dans un même respect pour la religion qu'elles raillaient autrefois, et devenaient ses soutiens.

Ouvrez aujourd'hui le compte rendu d'une de ces associations de bienfaisance que dirigent les Eglises, informez vous de l'organisation et de la fréquentation des ventes de charité qu'organisent les paroisses, et vous constaterez que la noblesse et la bourgeoisie tiennent à honneur d'être leurs bailleurs de fonds. Les couvents sont les établissements d'éducation que fréquente la jeunesse riche, si bien que la dévotion autrefois simulée et artificielle des hautes classes de la société est devenue aujourd'hui bien souvent une habitude profonde et un besoin. Ce fait est d'ailleurs si connu et si incontestable qu'il n'est même plus besoin de le prouver. Ainsi à l'heure actuelle la dévotion titrée et élégante se dresse en face de l'irréligion prolétarienne des masses¹.

« Les paysans, en général, ne donnent pas
« dans l'anticléricalisme violent des ouvriers des

¹ Il est bon de préciser ici le sens que nous donnons au mot prolétariat, et à la dénomination de classes laborieuses : le prolétariat ne comprend pas seulement les hommes de condition ouvrière ou paysanne, mais tous ceux qu'on désigne quelquefois sous le nom de 4^{me} état ; c'est l'innombrable foule humaine de ceux qui n'ayant pas une situation de fortune capable de les mettre à l'abri du besoin, n'exerçant pas d'autre part une profession libérale, doivent, pour assurer leur vie et celle de leur famille, louer leur capacité technique et leur force de travail. Ils se mettent au service d'un patron, particulier ou compagnie, entreprise privée, ou Etat, qui en échange de leur peine, de leur adresse ou de leur science, leur paiera un salaire d'après un taux fixé d'avance.

« grandes villes ; ils sont trop prudents pour cela, « et le curé représente encore à leurs yeux un pouvoir officiel avec lequel il faut compter. Cependant, si l'on en croit les meilleurs juges, la « grande masse rurale tend selon une pente instinctive à revenir au paganisme dont elle ne « s'est jamais entièrement détachée. »

Ce jugement de M. Seippel nous semble juste ; mais nous devons ajouter que la séparation de l'Eglise et de l'Etat a maintenant brisé ce pouvoir officiel du prêtre et du pasteur, et que le paysan est aujourd'hui bien moins retenu par la religion.

Ainsi l'antireligion, ou bien l'irrégion, est descendue dans les classes de la société française tandis que la religion remontait de bas en haut. Pour se rendre compte de cet état de choses, il suffit d'entrer à l'heure du culte dans une église ou dans un temple protestant et d'examiner comment est composé l'auditoire. Sauf dans certaines régions particulières nous pouvons dire que, toutes proportions gardées, les assemblées religieuses sont composées en général d'un bien plus grand nombre de représentants de la haute et de la moyenne société que de représentants des classes laborieuses ; les ouvriers et les ouvrières y semblent perdus ; des gens du monde de la finance, du commerce et de l'industrie ; d'ailleurs peu d'hommes ; pas ou très peu de jeunes gens, peu d'hommes faits, quelques vieillards. En tout cas une très faible proportion d'ouvriers. Dans la partie féminine de l'assistance, même absence de l'élément pauvre. Taine disait que dans un auditoire de cinq ou six cents personnes on trouverait cinquante ou quatre-vingts hommes, un dixième de l'assemblée en général. Il donnait aussi cet autre symptôme : le petit nombre des communicants ; à Paris, sur deux millions de catholiques qui étaient en âge de communier, cent mille à peu près remplissaient ce devoir étroit : c'est-à-dire cinq sur

cent personnes, dont probablement quatre femmes et un homme, ou dans la proportion générale une femme pour douze ou treize et un homme pour cinquante. Mais dans la campagne, si l'on doublait ou triplait les chiffres, puisque l'on peut croire que la religion y est plus puissante, on obtenait, dans le cas le plus favorable, que la proportion des pratiquants était d'une femme sur quatre et d'un homme sur douze¹. Depuis que Taine écrivait (les *Origines de la France contemporaine* ont été publiées entre 1876 et 1890) : la situation religieuse n'a fait que devenir plus mauvaise ; si donc nous voulons avoir la proportion exacte, nous devons sans doute diminuer les numérateurs.

Remarquons aussi, avec Taine, que l'incrédulité n'est pas aussi générale dans les campagnes que dans les villes, surtout dans les villes industrielles. Ainsi si nous voulions établir un tableau comparatif, nous pourrions dire : 1° que les campagnes les plus reculées (Lozère, Ariège, Cantal, Gers, Orne, Haute-Savoie, Vienne) ont été le moins atteintes par l'irréligion, tandis que l'étaient très violemment les plus rapprochées des centres d'instruction, des grandes villes ; 2° que les villes sont d'autant plus irrégieuses qu'elles sont plus industrielles et plus populeuses (départements de la Loire, du Nord, de la Seine, etc.).

Un autre fait intéressant à noter, c'est la constitution en France de ce qu'on a appelé, avec juste raison, une « irréligion cultuelle, une Eglise de la Libre-Pensée¹ ». Rapprochons de cette organisation les nombreuses « Jeunesses laïques » ou les sociétés similaires qui groupent soit les jeunes gens, soit les hommes. Il en existe des sections dans beaucoup de grandes villes : Paris, Tours, Nîmes et ses environs, Marseille, Aix, Toulon, Bordeaux,

¹ TAINE. *La France au point de vue religieux*, d'après SEIPPEL.

¹ Articles de Sthéno, *Foi et Vie*. 1904-06.

Le Puy, Le Mans, etc. La Libre-Pensée n'est plus une méthode d'investigation philosophique, mais une Eglise ayant ses dogmes, ses rites, ses sacrements, ses catéchismes, canonisant et excommuniant. Comme le catholicisme romain, les Libres-Penseurs essaient même de mettre la main sur la société moderne, et ils y ont déjà réussi dans une certaine mesure, comme nous le verrons au cours de cette étude. La Franc-Maçonnerie en France a laissé ses traditions, et elle est dans le sillage de l'Association nationale des Libres-Penseurs de France. Cette organisation fédérative d'une nouvelle Eglise athée est un fait capital dont on ne saurait exagérer l'importance dans la crise actuelle. M. Seippel en a parlé en ces termes¹ : « La religion de la science a eu le sort de toutes les religions : elle a commencé par une période mystique, puis elle s'est refroidie et cristallisée. Elle est devenue Eglise. Elle est l'Eglise que la France rouge oppose à la France noire. Ses prétentions sont les mêmes que celles du catholicisme. En possession de la vérité exclusive et universelle, elle tend aussi à l'imposer par voie d'autorité. Son but essentiel est également de s'emparer de la jeunesse pour lui inculquer ses dogmes et préparer l'unité morale de l'avenir... » Et plus loin : « Les sectaires des deux Eglises sont du reste tout semblables entre eux par leur commune intolérance, par leur égale incapacité d'admettre le moindre vestige du libre-examen. De la part de la France noire, cela n'a rien de bien surprenant ; si elle était tolérante elle manquait à toutes ses traditions, à ses principes fondamentaux. Mais c'est pour nous un étonnement toujours nouveau de voir après 30 ans de République certains républicains se montrer aussi mesquins dans leur intolérance que les plus bor-

¹ SEIPPEL, p. 259, etc.

« nés des bigots, certains libres penseurs ignorer
« aussi totalement ce que doivent être les droits
« de la pensée libre. »

Cette question de la Libre-Pensée n'avait guère préoccupé les milieux protestants; souvent ils se prenaient à considérer les loges comme des alliées dans la lutte contre le cléricalisme qu'ils regardaient comme leur pire ennemi. Mais des publications assez récentes, des articles, des conférences, nous ont montré qu'elles constituaient un danger menaçant pour la vie du protestantisme lui-même. Si pendant longtemps la Libre-Pensée a exercé son action surtout sur les milieux intellectuels, si longtemps elle n'a enrôlé dans ses rangs que des instituteurs, des avocats, des médecins, aujourd'hui elle porte son action principalement du côté des classes laborieuses qui répondent assez bien à son appel. Elle est agissante, toujours à la recherche de nouveaux adeptes, prête à saisir l'occasion de conquérir un ouvrier, une famille; aussi les prolétaires s'affilient-ils en masse à la Libre-Pensée; l'enquête que M. le pasteur E. Gauthier, de Luc en Diois, publiait dans *Foi et Vie*, en 1904, nous signale que les centres protestants sont atteints d'une façon spéciale et très sérieuse. La statistique qu'il publiait nous en servira de preuve : en 1904, elle concluait qu'un tiers déjà de nos Eglises avaient à lutter contre elle.

Les milieux irrégieux sont d'ailleurs les milieux d'opinions politiques avancées. Les campagnes forment la droite de nos assemblées publiques, exception faite pour certaines régions essentiellement républicaines, tandis que, dans la généralité, les villes forment la majorité des gauches; elles sont radicales, ou radicales-socialistes, malgré certains flottements qu'on a pu constater au moment des échauffourées nationalistes. Les régions industrielles, notamment, associent leur socialisme au mépris de la religion. Cette conco-

mittance que nous observons dans les faits nous est expliquée par les chants révolutionnaires qui allient athéisme et socialisme : l'*Internationale* et la *Carmagnole* affirment la foi en une fédération universelle des peuples, et empruntent au répertoire des Jacobins de 1793 les attaques les plus fanatiques et les plus haineuses contre le christianisme. De tels chants, hurlés par une foule, en apprennent long sur l'irrégion actuelle. Nous nous souviendrons, dans le cours de cette étude, que la passion antireligieuse des classes laborieuses est aussi religieuse que politique et aussi politique que religieuse.

Nous avons pris la France pour sujet principal de notre étude, car c'est elle que nous connaissons le mieux, et parce que le mouvement antireligieux des classes laborieuses y est très marqué. C'est elle que nous observerons principalement, pour dégager les causes essentielles du mouvement. Nous avons au cours de ce bref exposé reconnu deux caractères essentiels de la crise actuelle : c'est d'abord l'échange d'attitudes au cours du dernier siècle entre la partie riche et la partie pauvre de la société ; c'est ensuite le parallélisme des progrès de l'irrégion et de ceux des partis politiques avancés, affiliés à la Libre-Pensée. La connaissance de ces caractères nous guidera dans notre étude des causes ; nous laisserons systématiquement de côté les causes générales de l'athéisme (dogmatisme de l'Eglise, débauche, alcoolisme, la superficialité et la grossièreté qui se font de la vie une conception sans sérieux) et nous ne nous occuperons que des causes agissant exclusivement ou d'une façon particulièrement intense sur les classes pauvres ; et nous nous efforcerons de mettre en lumière une des influences capitales, la politique, qui fera le sujet du chapitre suivant.

CHAPITRE II

Importance et prépondérance de la politique.

« On est surpris de voir, dit M. Seippel, que
« la question proprement religieuse qui semble
« sans cesse en cause ne joue en réalité aucun
« rôle. Dans la grande crise de la Réforme elle
« était au premier plan ; aujourd'hui, de part et
« d'autre on ne paraît pas même y songer. Les
« arguments que l'on invoque sont exclusivement
« politiques. »

C'est là le fait qui frappe l'esprit de tout homme qui veut étudier la question religieuse contemporaine. La discussion, le plus souvent, ne roule pas sur la légitimité ou l'inanité des croyances religieuses, sur l'existence de Dieu, sur l'au-delà, sur le Christ ; elle a quitté ce terrain pour célébrer ou pour vilipender les Eglises traditionnelles dans leur activité sociale, ou leur rôle politique. Seules quelques revues pour les intellectuels se consacrent à faire de la critique religieuse ; mais le peuple ne connaît point ces articles, ce qui l'intéresse ce sont les raisons politiques. Essayez de causer religion avec un ouvrier incroyant ou avec beaucoup de nos contemporains étrangers aux Eglises et aux questions religieuses : vous serez frappé de vous trouver en présence d'un homme à qui vous n'aurez rien à apprendre parce qu'il ne veut rien apprendre ; pas besoin de parler, son siège est fait ; tout ce que vous lui direz passera sur

lui sans l'atteindre, parce qu'il ne veut pas être atteint. Il est défiant ou bien hostile. Dites des choses justes, qui lui plairaient peut-être : il ne les acceptera pas, car il est prévenu, et il répondra par un sourire fin qui a l'air de dire : « Oui, oui, je sais bien, ce sont là de belles raisons ; mais on sait bien ce qu'il y a dessous ; n'espérez pas que je me laisse bernier. » Peut-être sa réponse sera-t-elle plus explicite, et il répondra par ces exclamations, qui pour certains milieux ont force de dogmes : « La religion!... un moyen inventé par les prêtres payés par les riches, pour dominer et asservir le peuple ! » Et ce sera la confusion banale de la piété intime avec la religion cléricale, et la théocratie. La religion ne se présente plus au peuple que sous la forme doctrinale et ecclésiastique des Eglises traditionnelles ; de plus elle fait partie d'un ordre de choses que l'ouvrier abhorre, et elle est enveloppée dans la même haine que tout le système social du passé. C'est là le fait essentiel qui domine tout le débat.

La question religieuse est englobée dans la question politico-sociale : ce malentendu résulte du rôle considérable qu'a pris la politique dans notre civilisation. Depuis si longtemps le peuple avait été tenu en tutelle, gouverné par un roi absolu pendant de longs siècles, puis par les classes dirigeantes, le « pays légal de Guizot », tandis que l'ensemble de la nation n'était que la grande multitude sans voix ! Il est enfin sorti de sa minorité politique ; il n'est plus régi par des maîtres, mais il dirige au contraire les affaires du pays ; aussi chacun de près ou de loin s'intéresse-t-il à la politique, et le prolétariat se passionne pour elle. Ainsi, pour la vie intellectuelle de la masse, la politique est la grande préoccupation : elle absorbe presque tout l'effort du prolétariat ; tous ceux qui veulent penser ont un sujet tout prêt qui s'offre à eux : qu'ils pensent aux affaires du

pays, bien plus, qu'ils pensent aux destinées prochaines de l'humanité tout entière, qu'ils rêvent à l'ère sociale qui va faire des peuples une vaste fédération solidaire. C'est ainsi que nous voyons les plus intelligents des prolétaires se lancer à corps perdu dans la politique; ils ne réfléchissent que sur elle, ils ne lisent et ne discutent que d'elle.

Certes la vie du travailleur des champs ressemble encore beaucoup à celle de son prédécesseur du siècle dernier; il fait sa besogne journalière, mené bien souvent par les mêmes routines, pensant un peu aux affaires de la commune et fort peu à celles du pays; il ne connaît pas les grandes effervescences des luttes de partis; l'ouvrier des villes, au contraire, les suit avec passion: le journal à un sou l'y a initié, et le tient au courant; il l'apporte à son foyer et à son atelier; c'est à la politique qu'il pense chez lui, c'est d'elle qu'il discute au café, c'est pour elle qu'il se bat dans la rue. Aussi la lecture du journal a-t-elle remplacé toute autre lecture. Dans beaucoup de milieux protestants, les quotidiens ont remplacé la Bible. Les familles se réunissent maintenant autour de la feuille, comme autrefois autour de la Bible, et l'ainé des enfants la lit de sa voix hésitante d'écolier.

Il résulte de la prépondérance de la politique que toute chose sera jugée d'abord, sinon exclusivement, au point de vue politique, et non point avec les méthodes particulières qu'elle nécessiterait. Questions d'instruction? l'instruction primaire a un but politique; questions de science? il semble qu'il y a une science républicaine et démocratique. Questions d'art? L'art fera l'éducation politique du peuple. Les questions religieuses, elles aussi, ont donc été envisagées surtout au point de vue politique.

Il était de toute importance pour les partis de faire à ce sujet l'éducation du peuple. Les partis avancés avaient tout intérêt, eux, à détruire dans

l'âme populaire la « vieille berceuse » qui endort les souffrances des pauvres, et les livre, résignés, à la domination de la richesse ; tant que le peuple, grâce à une foi religieuse, envisagera le monde comme méprisable et secondaire, tant qu'il pourra espérer la réalisation d'une société idéale dans des conditions autres que les conditions terrestres, il est bien certain qu'il apportera moins d'ardeur à transformer l'ordre social actuel. Quelle force pourrait le brider le jour où il serait persuadé que cette existence est la seule existence possible, la seule où il pourrait réaliser le bonheur : « Ignorez-vous les sources profondes du mal, les réformateurs impatients pensent que les institutions peuvent tout et que le changement des lois suffirait à reformer le cœur des hommes... la résignation des croyants leur semble un sommeil stupide et l'attente d'une justice future un obstacle au triomphe immédiat de la justice sur la terre. Si l'on persuadait aux peuples qu'il n'y a rien à attendre au delà de la vie présente !... C'est ainsi que certains novateurs politiques sont conduits à chercher dans la négation de Dieu un de leurs moyens d'action¹. »

Cet intérêt des partis avancés coïncidait merveilleusement avec les besoins de la Libre-Pensée organisée ; aussi à l'heure qu'il est, la Libre-Pensée inspire-t-elle toutes les gauches ; elle a su se les affilier toutes, et ses doctrines sont actuellement répandues dans le peuple par la voie des journaux quotidiens. En veut-on des exemples ? Il n'y a qu'à ouvrir des journaux comme le *Progrès du Sud-Ouest*, la *Gazette des Deux-Sèvres*, la *Dépêche de Toulouse* ; on n'y trouvera certes pas une réfutation méthodique de la religion, des articles de critique religieuse ou de philosophie ; non, l'habileté est plus grande : c'est un mot adroitement glissé, une

¹ ERN. NAVILLE. *Le Père céleste*. 3^{me} discours.

moquerie introduite comme par hasard, qui viennent prendre place dans un article politique; l'élégance en l'affaire consiste à traiter la religion comme une morte, comme une chose du passé, dont on ne discute plus entre gens sensés¹. Habitée à prendre au comptant les idées de son journal, sans faire œuvre de critique, la masse accepte les idées religieuses avec les autres.

Par cette propagande d'autant plus habile qu'elle dissimule son caractère de propagande, s'établit et se répand la confusion si ordinaire de la laïcité, avec l'antireligion. Lorsque l'Etat résolut d'être laïque, il entendait par là ne prendre parti pour aucune religion, mais les considérer toutes avec la même impartialité, sans en favoriser aucune, sans en molester aucune. De nos jours il semble que sa ligne de conduite a changé : il devient hostile à tout ce qui est religion; les partis avancés sont arrivés au pouvoir après de longues luttes contre des adversaires conservateurs ou réactionnaires qui avaient la religion pour alliée, et ils se souviennent de cette résistance que les Eglises bénissaient et encourageaient; et victorieux, ils confondent dans la même haine christianisme et réaction. La masse du peuple a suivi la même direction; actuellement elle confond irrégion et laïcité; l'Etat a exclu la religion de la vie publique; le citoyen l'exclut de sa vie privée. « Dans toutes nos Eglises les hommes

¹ Un exemple de cette manière : Un article paru dans la *Dépêche de Toulouse*, le samedi 22 septembre 1906, au moment de la deuxième assemblée plénière des évêques français, après la Séparation de l'Eglise et de l'Etat; ils sont censés adresser au pape une lettre, remplie de protestations d'obéissance; mais en voici la fin : « Vous croyez les sentiments religieux encore ardents et vivaces, alors que dans toute l'Europe ils s'affaiblissent et qu'en France particulièrement ils sont à la veille de disparaître. Nous ne vivons plus à l'époque déjà lointaine où les rois et les peuples s'armaient pour défendre leur foi. Les questions confessionnelles ont passé au deuxième plan. Seules *les nations en décadence s'y attardent encore*. L'humanité a d'autres préoccupations. Elle est obsédée par les problèmes économiques et les problèmes sociaux que son génie s'attache à résoudre. » (Article signé Ed. LOCKROY.)

« s'abstiennent généralement d'assister au culte
« pour manifester leurs opinions anticléricales et
« républicaines. Si l'un de nos paroissiens pratique
« ostensiblement la religion et fréquente régulièrement le temple, il est immédiatement soupçonné
« de cléricanisme et traité de mauvais républicain.
« Il s'ensuit qu'il devra renoncer à briguer les
« faveurs du suffrage universel ou les charges
« d'une fonction publique, car, depuis le député
« de l'arrondissement jusqu'au conseiller municipal
« de la plus humble commune, il faut que tous les
« élus républicains restent fidèles à la neutralité
« en évitant d'assister aux offices religieux... Puis-
« que la république c'est l'Etat laïque et sans Dieu,
« l'Etat administrant ses services publics sans le
« secours de la Religion, on en a conclu que les élec-
« teurs républicains et leurs représentants devaient
« être des citoyens sans Dieu, effaçant la religion
« de leur vie publique sans mieux l'honorer dans
« leur vie privée¹. »

On comprend bien cette attitude des républicains quand on se souvient que la Libre-Pensée exerce une active surveillance sur la vie intime des hommes politiques ; elle relève avec un fanatisme tyrannique tous les faits qui montrent que l'élu républicain n'est pas complètement dégagé de l'influence odieuse de la religion. Empruntons à M. Seippel quelques faits à titre d'exemples : En décembre 1903, le congrès de la Libre-Pensée a flétri les représentants du pouvoir qui avaient eu la prétention d'empêcher de vertueux citoyens d'attaquer et de disperser les processions de la Fête-Dieu. Et il a voté la résolution suivante : « Les citoyens réunis au Grand Orient acclament la Libre-Pensée internationale et humaine, se dressent contre les magistrats félons qui frappent au nom d'une prétendue égalité les Libres-Penseurs qui veulent empêcher ces masca-

¹ Cité par P. BRUNEL, d'après *Foi et Vie*, 1904.

rades religieuses, et invitent le gouvernement à révoquer tous les magistrats ayant des opinions réactionnaires ou cléricales. » Les fonctionnaires français qui vont à la messe compromettent leur avancement : En Poitou, un receveur des postes qui observait ses devoirs religieux fut mandé par le sous-préfet qui lui adressa l'admonestation que voici : « On me dit que vous assistez à la messe tous les dimanches, et même que vous êtes toujours porteur d'un livre ; et un homme qui suit l'office avec un livre ne doit pas être surpris d'être signalé comme clérical. De plus, il y a vos filles : l'ainée, pensionnaire au couvent, chante à la chapelle, et sa sœur fait la quête à l'église de la paroisse. Tous ces faits figurent à votre dossier ; il est juste que vous en soyez averti. » Les fonctionnaires ne sont pas les seuls à être ainsi surveillés et quelquefois mis à l'interdit : un journal tourangeau, *l'Eclaireur*, publiait en 1895, la protestation suivante d'un groupe de républicains de Villaines : « Dans notre commune, le curé, afin d'attirer à ses offices un plus grand nombre d'habitants, était dernièrement à la recherche de chanteurs. Que notre bon pasteur veuille charmer les oreilles de ses fidèles par de petites auditions vocales, à cela nous n'avons rien à dire. C'est un excellent système pour garnir sa bourse, et cela le regarde. Mais ce qui nous étonne c'est de voir prendre place à côté du lutrin, les deux fils d'un vieux démocrate qui jusqu'ici a toujours affirmé des opinions libérales et anticléricales. Ce soldat de la vieille armée républicaine n'aurait-il point par hasard élevé ses enfants dans le sentiment de ses idées ? Ou ses fils, se laissant convaincre par les curés, auraient-ils délaissé la pauvre Marianne pour abdiquer en faveur de la Très Sainte Vierge ? Que celui que nous avons toujours considéré comme notre ami, nous permette de lui poser ces deux questions auxquelles nous serions heureux qu'il

nous réponde afin d'écarter de notre esprit tout soupçon malveillant à son égard. »

M. Jaurès permit à sa fille de faire sa première communion à l'Eglise catholique. Quelle fureur et quels reproches ! Quelles accusations de trahison n'eut-il pas à entendre de la part de ses amis socialistes ? Le fils de M. Loubet a fait sa première communion à Saint Philippe-du-Roule. M^{me} Loubet était seule à l'église. M. Loubet s'était abstenu. Cependant les journaux anticléricaux n'ont pas été satisfaits ; ils lui ont fait un reproché de sa largeur d'esprit. Ainsi personne ne peut être considéré comme un bon républicain s'il ne fait pas profession d'opinions anticléricales et antireligieuses, bien plus si de près ou de loin, quelqu'un de sa famille continue à pratiquer une religion quelle qu'elle soit. Marianne est exclusive : il faut choisir entre elle ou la Sainte-Vierge, disent les journaux avancés ; si vous voulez être de bons citoyens, quittez toute Eglise, et détruisez tout sentiment religieux au fond de vous. Cette idée, comme un coin dur, pénètre dans notre société pour en séparer les deux fibres : la fibre religieuse et la fibre républicaine.

Pour accomplir cette œuvre de républicanisation et de décléricalisation de la France, les partis avancés se sont servis d'une arme très puissante dans leurs mains : l'histoire. Les journaux et les orateurs publics l'ont employée. Mais, dans ces circonstances, l'histoire ne visait à rien moins qu'à l'impartialité. Elle devait être modifiée dans le sens des idées du parti ; de plus, s'adressant à des lecteurs simplistes, on a dû la simplifier, éviter la complexité qui décevrait, égarerait, et présenter les faits d'une manière claire qui frappe l'esprit.

Les affirmations d'une portée générale, les vues l'ensemble ont donc été nombreuses dans les conférences historiques ; en somme c'était plutôt le résultat des études des historiens anticléricaux

qué l'on apportait au peuple, que les hésitations, les problèmes que pose l'histoire. C'était, si l'on peut s'exprimer ainsi, la dogmatique républicaine de l'histoire. Et voici cette dogmatique : Depuis la Révolution de 1789 il y a toujours eu dans notre civilisation une lutte entre deux puissances opposées : la puissance de progrès et la puissance de réaction ; et l'Eglise, les Eglises traditionnelles, ont toujours mis leur autorité et leur argent au service des partis de réaction, toujours prêtes à opprimer les petits et à maintenir les faibles dans la servitude. Les riches ont confié à ces institutions providentielles non la garde de leurs intérêts spirituels, mais la sauvegarde de leurs privilèges de classes, cherchant auprès d'elles le seul refuge possible contre les indignations populaires. Et l'Eglise apparaît alors aux foules comme l'obstacle éternel à leurs revendications, comme l'héréditaire ennemie dont elles doivent cultiver la haine, comme le feu celle de l'eau qui l'étouffe. Dans la sombre nuit du Moyen-Age, elle a dressé ses cathédrales et les cloîtres, par les corvées et les dîmes des pauvres ; elle est comblée de privilèges, et elle est l'alliée de l'autre classe ennemie, la noblesse. Puis, à la veille de la Révolution, les abbés de cour, lourds de prébendes, et légers de mœurs, étalent leur athéisme insolent dans les salons, et les marquis fastueux professent cet aphorisme insultant : il faut bien une religion pour le peuple. Mais voici venir les chaudes journées de la Révolution, journées de fièvre et d'enthousiasme. Délivré de ses servitudes, le peuple se délivre de ses superstitions ; il jette bas les statues des rois et les autels de Dieu ; il adore une seule déesse, la Raison humaine ; il goûte et répand la Liberté. Bientôt le despote revient ; il courbe les têtes sous le joug, et pour les retenir humiliées, il recourt aux anciennes méthodes ; il s'allie avec la puissance autoritaire par excellence, il conclut avec la papauté un pacte

éternel. L'Empire tomba ; ses successeurs, s'ils rejetèrent bien des parties de son système administratif, maintinrent le pacte d'asservissement, intégralement. Et des théoriciens comme de Maistre et Bonald font l'apologie de la religion nationale et gouvernementale, rectrice des nations et des races. Après la Révolution de 1848, le revirement des hautes classes est bien plus caractéristique encore ; l'Eglise alors montra bien clairement qu'elle était une puissance politique dont le rôle était la défense des institutions sociales ; les classes riches virent au moment de la tourmente quelle était la seule organisation capable de brider les élans populaires qui menaçaient leurs privilèges : la religion nationale, première propriété du patricien, devait conserver son privilège¹. La manœuvre était trop manifeste : les anciens voltairiens revenaient à l'Eglise, non après une révolution dans leurs convictions, mais après une révolution dans l'état social. Thiers le disait lui-même². Le peuple comprit alors clairement toute cette politique trop transparente ; il vit bien ce que la religion devenait, et alors il commença à l'abandonner. Le second Empire, avec ses candidats officiels, avec ses prêtres dictant son vote au paysan, avec son système d'éducation livrée à l'Eglise, l'a confirmé dans son opinion ; l'enseignement sort de la sacristie et le gouvernement du confessionnal.

Mais ce que les prolétaires connaissent le mieux, c'est encore l'histoire politique de la troisième République : les pèlerinages solennels du Sacré-Cœur et les cantiques : *Sauvez Rome et la France au nom du Sacré-Cœur*, affirmant leur double but monarchiste et papiste ; ils savent que le gouvernement réactionnaire de l'ordre moral favorisait de toutes ses forces la propagande catho-

¹ DE MAISTRE. (Voir SEIPPEL.)

² SEIPPEL. Ouvr. cité, p. 205-206.

lique, Gambetta avait lancé alors le mot d'ordre des générations républicaines suivantes : *le cléricalisme voilà l'ennemi*. Ce cléricalisme est, dans le mouvement boulangiste, dans le mouvement nationaliste, sa dernière forme : la lutte de l'Eglise contre toutes les conquêtes de l'esprit laïque et démocratique ! quel ouvrier ne connaît ses péripéties ? les pères y ont pris part et la racontent à leurs fils ; et l'Eglise apparaît aux uns, les riches, comme l'alliée nécessaire, puissance de conservation sociale, et aux autres comme l'adversaire, éternelle résistance à leurs revendications.

Le protestantisme n'est certes pas une tradition d'intolérance et d'oppression ; il poursuit la réalisation de la liberté intégrale de la personne humaine, lui qui inspira la fameuse Déclaration des droits de l'homme de 1789¹. Et cependant, lui aussi, il est haï du prolétariat ; c'est qu'il n'a pas toujours été d'accord avec ses principes. Guizot faisait de lui une gendarmerie spirituelle, une école de respect qui devait prêter sa force à la tradition. Ses successeurs sont d'ailleurs plus explicites ; sans la religion, la question sociale emportera les peuples, disent-ils, car c'est l'Eglise qui maintient la propriété². Quant à la pratique on a vu souvent la bourgeoisie protestante s'allier aux partis de réaction (Affaire Dreyfus³). Vanderfelde, dans ses *Essais socialistes*, va plus loin et reproche au protestantisme-église de s'allier aux partis conservateurs. En Angleterre les non-conformistes sont libéraux ou radicaux, tandis que les anglicans sont tories ; en Hollande, les calvinistes s'allient aux catholiques contre les libéraux, tandis qu'en Allemagne et en Scandinavie les

¹ Voir *Foi et Vie*, 1906, article E. DOUMERGUE. Voir aussi SEIPPEL, ouvrage cité.

² GUYAU. *L'Irréligion de l'avenir*.

³ Introduction de SEIPPEL.

orthodoxes luthériens sont aussi réactionnaires que les catholiques.

Si en France on s'attaque surtout à l'Eglise catholique, les socialistes d'Allemagne s'en prennent, eux, à l'Eglise protestante, et leurs accusations retentissent en France, car le socialisme français s'inspire du socialisme allemand. Celui-ci rappelle que Luther, lors de la révolte des paysans, écrivit un pamphlet contre les Jacques meurtriers et pillards : « On court sus à un chien enragé ; c'est ainsi qu'il faut courir sus au paysan » ; il rappelle aussi que la Réforme s'allia aux princes et devint une puissance conservatrice ; qu'après la secousse de 1848, régna la théorie de l'Etat chrétien, et que la ligue des gens bien pensants protégea la monarchie en faisant alliance avec les conservateurs ; qu'enfin, à la fin de 1895, le Landeskirche ordonna aux pasteurs d'enseigner la soumission à l'empereur et à Dieu¹.

Voilà l'histoire telle que peut vous la raconter un de ces socialistes intelligents qui se sont fait une instruction sommaire à l'aide de journaux et de livres de vulgarisation ; l'Eglise ne peut lui apparaître que comme la puissance réactionnaire par excellence, et la politique explique qu'une notion qui touche presque à la philosophie de l'histoire ne soit pas restée confinée dans les milieux intellectuels, mais qu'elle se soit répandue dans la masse du peuple, pour décider à la fois de sa vie politique et de sa vie religieuse. « Les prolétaires prennent de plus en plus conscience qu'ils sont une classe à part, une classe d'individus solidaires, liés par les mêmes intérêts, par les mêmes conditions de vie ; ils ont en face d'eux les mêmes adversaires ; ils sont, eux, le parti du progrès social, leurs adversaires seront donc le parti de la réaction. Quand ils se sont éveillés de

¹ Voir cours inédit de M. Raoul Allier.

leur longue torpeur, on leur a dit : « Tiens-toi tranquille, tu n'es et ne demeureras jamais « qu'un enfant ! » Et cette pédagogie imbécile a eu les plus déplorables conséquences ; la jeunesse est devenue revêche et entêtée. Les masses refoulées dans leurs exigences les plus légitimes, incomprises, méprisées, sont devenues menaçantes. Les temps susceptibles d'une entente réciproque ont fait place à ceux d'une irritation grandissante. Le fossé s'est agrandi¹. »

Les circonstances et les principes ont voulu que les Eglises fussent les alliées des partis de résistance. Au moment où la lutte économique et sociale faisait prendre aux masses ouvrières conscience qu'elles formaient un quatrième Etat, une classe à part dans l'humanité, il se trouvait que du même coup elles prenaient conscience que la religion était une adversaire ; alors les partis de juste milieu ont disparu ; comme le dit Vanderfelde, voyant progresser rapidement les partis avancés, beaucoup de gens qui ne croyaient ni à Dieu, ni à diable, se sont jetés dans le cléricanisme par peur du socialisme envahissant. Les autres se jetaient comme pour équilibrer leur pesée dans le parti opposé. Et le peuple dès lors conçut une haine profonde pour tout ce qui n'était pas avec lui ; la religion des bourgeois a donc semblé être à ses yeux une institution souverainement haïssable, comme d'ailleurs toutes les autres institutions bourgeoises : parlementarisme, propriété, patriotisme. Il n'y a là rien d'étonnant ; car c'est une loi psychologique que les antipathies collectives tendent vers une forme impersonnelle. La nationalité, la race, l'opinion religieuse, morale, sociale ou esthétique, éloignent les collectivités, tandis que l'antipathie ordinaire s'attaque seulement à l'individualité d'une per-

¹ NAUMANN. Cité d'après NAUD, thèse.

sonne ; il y a une répulsion du moi social¹. C'est le sentiment social de la classe qui a réagi par la haine du sentiment social et religieux des adversaires.

A priori il fallait que la religion chrétienne fut antipathique aux prolétaires en tant que religion de bourgeois. Quelle formidable impression ne doit donc pas faire l'histoire enseignée comme nous l'avons vue plus haut, sur des imaginations populaires déjà très mal disposées. Ajoutez à cela que la presse avancée a pris à tâche d'ébruiter tous les scandales qui peuvent détruire le prestige de l'Eglise. C'est ainsi qu'elle répète sans cesse que l'Eglise est immensément riche, que les congrégations ont une fortune mobilière colossale, qu'elles se livrent au négoce et à l'industrie pour augmenter sans cesse sa puissance financière ; ces allégations étaient d'ailleurs véridiques, puisque en 1900 la richesse immobilière de l'Eglise dépassait un milliard de francs, et la richesse mobilière échappant à toute évaluation pouvait être de cinq ou dix milliards. Malgré cela les ordres monastiques étaient industriels et commerçants ; ils travaillaient dans des conditions extraordinairement avantageuses, eux qui ne payaient rien ou très peu la main-d'œuvre, puisque leurs principaux ouvriers étaient des serfs à vie, ne touchant aucun salaire et ayant fait vœu de pauvreté. Ils font même travailler, sous prétexte de charité, des orphelins, des enfants perdus, entretenus par la générosité publique. Les sœurs du « Bon Pasteur de Nancy » faisaient confectionner à leurs jeunes filles qu'elles nourrissaient à peine et qu'elles excédaient de fatigue, par des journées de travail de 12 et de 14 heures, des chemises et des objets de lingerie ; elles jetaient sur le marché d'énormes quantités de marchandises à des prix

¹ RIBOT. L'Antipathie. *Revue Philosophique*, nov. 1908.

sans concurrence possible. Et les journaux ont montré que cette concurrence des congrégations avait pour résultat direct de faire baisser les salaires et d'apporter la misère dans beaucoup de foyers. Ainsi en même temps que les classes laborieuses sentaient naître en elles une indignation et une révolte contre des institutions inhumaines et malfaisantes, elles nourrissaient une haine fatale pour un concurrent qui riche et favorisé par les conditions économiques, luttait victorieusement contre elles et faisait leur existence plus misérable. « La religion s'était mêlée de politique ; c'était une chute. Elle se mêle au négoce, c'est une chute plus profonde. Descendue jusque dans l'arène boueuse où se démène la mêlée sauvage de la lutte pour la vie, elle ne vient pas séparer les combattants, ni leur prêcher la pitié et le renoncement. Elle prend part elle-même au combat. Elle prétend s'en arroger le prix. Faut-il qu'elle s'étonne si les vaincus la poursuivent de leur haine ? »

La politique a donc eu pour effet de scinder les nations en deux partis opposés qui se haïssent profondément ; quand on verse de la limaille de fer sur un aimant, elle se sépare en deux groupes, aux deux pôles, laissant inoccupées les parties neutres ; la politique a joué à notre époque, dans nos civilisations occidentales le rôle de cet aimant puissant ; elle a groupé les hommes en deux camps ennemis : le camp du progrès, le camp du conservatisme et de la réaction ; plus rien de commun entre eux ; tout ce qui appartient à l'un est odieux à l'autre. « Peu à peu se préparent deux sociétés différentes, l'une de plus en plus démocratique, emportée par le large courant de la Révolution, et l'autre de plus en plus imbue de doctrines qu'on pouvait croire ne pas avoir survécu au grand

¹ SEIPPEL. *L'Eglise et la Société française.*

« mouvement du XVIII^{me} siècle — et destinées un « jour à se heurter¹. » La religion est professée par l'une de ces deux sociétés, celle qui prend à tâche de conserver ou de ressusciter le passé. Cela seul suffirait pour la discréditer aux yeux de l'autre société, celle qui a reçu l'héritage enthousiasmant de la Révolution. La vie politique actuelle des classes laborieuses a eu pour conséquence de ranger⁷ la religion dans la catégorie des choses abhorrées comme institution vieillie et haïe d'un passé honteux, et de la donner comme une institution qui est utile seulement aux classes riches, comme leur alliée dans la lutte des classes.

¹ SEIPPEL.

CHAPITRE III

Quelques critiques populaires aux Eglises.

Le chapitre précédent a été consacré à exposer l'influence antireligieuse que la politique a exercée sur les classes ouvrières. Nous nous portons à présent sur un tout autre terrain : celui de l'organisation et de la vie religieuse des diverses Eglises. Elles sont telles, qu'elles ne peuvent qu'être antipathiques aux classes pauvres. L'examen de quelques faits nous en convaincra.

Remarquons tout d'abord que les prêtres et les pasteurs appartiennent à une autre classe sociale que l'ouvrier ; ils sont au-dessus de lui, et par cela même, s'il est un peu chatouilleux sur le chapitre de l'égalité, le prolétaire les regarde d'un air défiant. De plus ils ont été longtemps fonctionnaires de l'Etat, payés par l'Etat ; or l'Etat, c'est pour le prolétaire la société bourgeoise et capitaliste ; tout ce qui vient d'elle, il faut s'en défier ; et une vaste institution qui prêche la résignation aux maux de cette terre, et qui fait espérer un monde nouveau dont le but est la réparation des injustices, fondée sous un régime d'oppression et patronée par le gouvernement ne peut être qu'une duperie sociale.

Mais si ces considérations peuvent retenir un homme qui est encore indécis au point de vue religieux, quoique ses opinions politiques soient nettes et très décidément socialistes, en voici d'autres qui, celles là, sont propres à retenir les esprits les plus religieux.

Il semble que les choses religieuses sont l'exclusive propriété des classes riches de la société : la place faite aux prolétaires dans les diverses organisations ecclésiastiques est très étroite ; dès lors il semble que dans les Eglises établies ils sont tenus en tutelle.

Si l'on regarde la composition du conseil de fabrique d'une Eglise catholique, du conseil presbytéral dans une Eglise protestante, le même fait se signale, que ce soit à la ville ou bien à la campagne ; c'est l'absence de l'élément pauvre ; on n'y trouve presque que des bourgeois, ou des gens aisés : avocats, médecins, négociants, boutiquiers ; toutes les professions libérales, toutes les situations dans le commerce, l'industrie, tout, mais pas le prolétariat. Et cependant ce sont les paysans, les ouvriers, les petits employés, qui forment la grande masse de la nation. Les membres en sont tous choisis, à part quelques très rares exceptions, dans la partie riche de la population. Dans les Eglises de campagne, quelques gros propriétaires, quelques paysans cossus, un châtelain ; mais pas un seul de ces ouvriers agricoles qui se louent au moment des gros travaux. Il en est ainsi presque partout. Nous savons bien qu'il y a mille bonnes raisons pour expliquer ce fait : l'ignorance, le détachement des choses religieuses, quelquefois le manque d'honorabilité, etc., empêchent l'élection de tous ceux-là. Cependant, n'est-il pas étonnant que dans l'ensemble des classes laborieuses on ait trouvé si peu de personnes aptes à remplir les fonctions de membres d'un conseil presbytéral, ou d'une fabrique ? Si nous ne voulons pas accepter l'opinion du chrétien social Herron, accusant les Eglises d'avoir voulu perpétuer l'esprit de caste, ne pouvons-nous pas dire que c'est parce qu'on n'a pas souvent cherché dans la direction du peuple ? En tout cas le fait brutal subsiste, et l'ouvrier et le paysan

n'en cherchent point les raisons ; il leur suffit de les constater ; et ils en concluent que les Eglises ne sont pas faites pour eux, mais pour les riches. A l'Eglise se prolongent et s'accroissent les différences sociales ; le pauvre s'y sent trop inférieur, et c'est l'esprit d'égalité qui l'en éloigne.

D'autres considérations, presque inconscientes, mais très puissantes, s'imposent aussi parfois aux âmes les plus religieuses. Les mal vêtus ne se sentent pas chez eux à l'église ou au temple, au temple surtout. Dans les églises catholiques, on célèbre différentes messes à des heures diverses : les auditoires peuvent dès lors se trier ; les messes basses sont fréquentées par les pauvres, les grand-messes attirent un peu plus tard une assistance plus élégante. D'ailleurs si l'on a ainsi établi ces différents cultes, c'est pour permettre à toutes les catégories de fidèles d'y assister. Les pauvres dans ce cas se sentent dans un milieu qui leur convient ; des ouvriers au milieu d'autres ouvriers ne ressentent pas de gêne. Mais dans les églises protestantes il n'en est pas souvent ainsi ; certes, il est beau de voir, à la même heure, dans un même lieu, une même foi, réunir ceux que la vie met face à face souvent comme concurrents ; mais pratiquement cette situation entraîne la difficulté que nous signalons. Il y a bien certaines églises où se célèbrent deux cultes, fréquentés par deux parties différentes de la population ; mais ce sont là le plus souvent des églises de petites villes, et elles sont une exception. Combien y en a-t-il d'autres où le seul culte de la journée force les diverses classes sociales à se coudoyer et alors à se gêner mutuellement ? Qui sait le nombre des pauvres qui ont été retenus loin de l'Eglise parce qu'une pudeur les empêchait d'aller s'asseoir avec leurs vêtements usés à côté de gens bien vêtus ! N'avons-nous jamais reçu cette réponse quand nous avons demandé aux parents les motifs de l'absence de

leur enfant à l'école du dimanche : « Je n'avais rien de propre à lui mettre ». Il en est bien souvent de même pour eux ; faute de vêtements convenables, ils s'abstiennent d'aller au culte. Combien d'ouvriers n'y viennent plus parce qu'une fois ils ont eu honte de leurs mains calleuses, ou qu'une fois le relent particulier de leur métier qui souvent les accompagne a semblé gêner une riche voisine assise près d'eux. Un grand journal politique d'Edimbourg, le *Scotsman*, entreprit une enquête afin de savoir pour quelles raisons les gens n'allaient pas au culte¹ ; certaines réponses signalent précisément la cause que je viens d'indiquer. « Année après année nous allons à la « réunion sociale et entendons lire le rapport « annuel de notre Eglise. Trouver quelque chose « de moins social serait difficile. Le clan des « dames qui semble diriger dans ces affaires nous « a toujours favorisés d'un long regard glacial, et « pas une fois pendant au moins sept de ces réunions, l'une d'elles ne nous a parlé. » De même plusieurs qui voudraient assister aux services religieux en sont empêchés « parce qu'ils sont « trop pauvres, et qu'il faut avoir des vêtements « convenables pour n'être pas trop regardés ». Ce sont quelquefois les petites causes accumulées qui produisent les grands effets sociaux ; gardons-nous donc de les tenir pour insignifiantes. Certes, nous ne voyons pas comment remédier à cet état de choses dans la situation actuelle ; mais ce n'est pas une raison pour chercher à nous le dissimuler.

Rappelons enfin un dernier fait : d'après l'article déjà cité, beaucoup de fidèles se plaignent du peu de visites qu'ils reçoivent de leurs pasteurs : « Certains ont été visités par le pasteur une fois « par an, un autre deux fois en cinq ans, un autre « trois fois en dix ans, un autre encore, pas une

¹ *Foi et Vie*. Janvier 1907. Article : « Bris de Jersey ».

« fois en quatre ans. Et pourtant tous ceux-là
« avaient été assidus au culte. » Nous savons que
c'est là une des plus grandes difficultés du pas-
torat ; la préparation des sermons, la direction
d'œuvres de charité, les mille petits travaux qui
se disputent le temps du pasteur, l'obligent malgré
ses désirs et son dévouement à perdre de vue ses
fidèles. A peu près tous peuvent donc regretter
que ses visites soient trop rares. S'il est donc vrai,
comme le montre l'article, que le délaissement
par le pasteur est une cause d'indifférence reli-
gieuse, quelquefois d'hostilité, son effet aura été
le plus grand sur les classes les plus délaissées ;
or les plus délaissées sont justement les classes
prolétariennes ; tandis que les plus favorisées
étaient les bourgeois et les indigents. Chez les
uns le pasteur était attiré par ses goûts, et chez
les autres par ses devoirs les plus pressants. Le
pasteur ne peut en effet guère frayer qu'avec les
gens de sa classe ; il va donc volontiers chez les
bourgeois auxquels le rattachent des liens de
parenté bien souvent ; là il se sent bien ; là il
trouve le commerce agréable, et la conversation
polie dont il a besoin ; là il est dans son milieu
naturel. Ajoutez à cela qu'il a besoin de la société
riche pour l'aider dans ses œuvres de charité ;
c'est elle qui lui fournit de l'argent et des auxi-
liaires. Aussi est-il bien compréhensible qu'il y
aille souvent. D'autre part les pauvres réclament
les secours des Eglises ; celles-ci tiennent à hon-
neur de les aider le plus largement possible ; aussi
le pasteur ou le prêtre sont-ils obligés de quitter
les hautes classes, pour aller de chaumière en
chaumière visiter les ménages qui ne peuvent pas
vivre avec leurs seules ressources. Là ils sont les
bienvenus. Leurs visites fréquentes ont donc rat-
taché beaucoup d'indigents aux églises. Mais les
ménages qui vivaient maigrement de salaires à
peine suffisants, mais sans aller jusqu'à réclamer

l'aide des paroisses, étaient, par la force même des choses, délaissés : d'ailleurs il est très difficile de visiter une famille ouvrière dont chacun des membres a ses occupations : il faut choisir pour cela l'heure de ses repas, la seule où le foyer soit à peu près au complet. Étant donné ces difficultés, étant donné aussi que les devoirs les plus pressants étaient ailleurs, les pasteurs ont vu assez rarement les prolétaires. Nous n'oublions pas qu'il s'est produit dans le christianisme, depuis quelques années, un mouvement en faveur d'une action plus efficace sur les ouvriers : nous voulons seulement dire que les Églises se sont trop rarement occupées des ouvriers tandis que leur activité les poussait surtout vers les indigents. Quand une famille ouvrière avait besoin d'une direction spirituelle ou morale, elle devait bien souvent s'en passer. C'était pendant les deuils, surtout, que cet état de choses était déplorable. Dans combien de maisons n'a-t-on vu le prêtre ou le pasteur qu'au moment du service funèbre ! C'était bien alors le fonctionnaire, une espèce d'employé des pompes funèbres d'un rang supérieur. Ecoutez cette plainte d'un employé de syndicat : « Je ne crois pas que
« les pasteurs se rendent compte de la façon dont
« un ouvrier apprécie les quelques mots de consolation et de sympathie qu'ils pourraient mieux
« que personne lui donner à l'heure de la détresse...
« Il y a sans doute d'autres causes de la désertion
« des églises, mais elles sont secondaires et seraient
« bientôt perdues de vue si les pasteurs se met-
« taient à exprimer une sympathie plus active pour
« les difficultés de leurs paroissiens¹. » Cependant la plus grande partie de l'activité des pasteurs et des Églises se dépense au profit des indigents. C'est là certes une œuvre utile, nécessaire même, mais elle ne doit pas faire oublier qu'à côté des

¹ *Foi et Vie*. Article cité.

malheureux, si intéressants qu'ils soient, il y a d'autres fidèles qui, ne demandant pas de secours matériels, attendent du moins des soins qui trop souvent ne viennent pas. Nous reviendrons sur cette observation dans un chapitre suivant, et nous découvrirons dans ce déficit de nos Eglises, et dans la politique contraire du socialisme, une cause de haine envers la religion, et une cause de sympathie pour ceux qui font passer au premier rang la question ouvrière.

Nous avons vu dans le chapitre précédent l'importance que la politique avait prise dans la question religieuse. C'est le moment de parler de cette influence politique.

L'Eglise chrétienne a porté son effort presque exclusivement du côté de la doctrine, oubliant la vie sociale. Cela ne veut pas dire que le christianisme n'a rien fait au point de vue social ; non, il nous suffit de nous rappeler l'extraordinaire développement de la charité dont il est l'auteur pour éviter cette erreur, mais bien qu'on a traduit l'enseignement du Christ non pas en institutions sociales, mais en symboles religieux¹. Les milieux prolétariens sont mécontents de l'ordre social actuel. Or la religion par sa nature même ne place point en première ligne de ses préoccupations la transformation sociale ; son domaine est autre ; les Eglises n'ont pas été et ne sont pas, à supposer qu'elles n'ont jamais été les adversaires, les alliées des masses ouvrières dans la lutte sociale. Elles laissent de côté la question au prix de laquelle toutes les autres sont secondaires. Le prolétaire passe donc à côté d'elles sans les considérer, la religion lui apparaît donc comme une rêverie sans importance, sinon comme une distraction funeste, parce qu'elle ne s'occupe point de la vie économique.

¹ W. MONOD. *La Fin d'un Christianisme*.

Laissons de côté certaines critiques que tout le monde adresse aujourd'hui au christianisme traditionnel, comme celles qui portent sur l'étrange théorie du travail châtiment du péché, et bornons-nous en ce moment à noter que les Eglises professent deux idées qui sont antipathiques aux mécontents de notre ordre social, l'idée du Royaume de Dieu présenté comme un au-delà, et l'idée de charité. Elle prêche par là la modération et la paix ; et cela est odieux à ceux qui souffrent et qui veulent la justice : la guerre à outrance, pour arriver au but entrevu ; voilà ce qu'ils demandent, et l'Eglise est là qui chante : « Paix, paix et amour », quand il ne doit y avoir que guerre et que revendications acharnées. Nous nous sommes bornés à indiquer cela ici ; et nous nous occuperons de la question dans un chapitre suivant.

CHAPITRE IV

Ce qui manque aux prolétaires.

Notre point de vue change ; ce ne sont plus les classes laborieuses qui jugent la Religion, mais au contraire nous essayons de nous rendre compte des inaptitudes, résultant des conditions de vie, du milieu, qui causent l'irréligion des prolétaires, ou tout au moins leur areligion. Une idée essentielle nous dirigera dans toute cette partie de notre étude : il y a eu depuis un siècle déjà, depuis un demi-siècle surtout, une désadaptation progressive, de plus en plus profonde, entre la vie religieuse, bien plus entre la vie supérieure et les conditions d'éducation, de travail, de vie, des classes laborieuses. Ce que nous disons ici pour la vie supérieure pourrait se répéter de toutes les manifestations sociales, et c'est peut-être là un des traits les plus caractéristiques de notre époque, que cette désadaptation de toute chose à chaque chose, des conditions économiques, politiques, morales, sociales, intellectuelles, avec les individus qui les supportent ; et cette désadaptation produit l'état de malaise général qui tient toute notre société. C'est que l'esprit humain ressemble, à notre époque, à un prisonnier qui, habitué à son cachot, en a vu tout d'un coup les murs s'éloigner pour lui faire une prison plus large, et le laisser à la fois heureux d'une liberté plus grande, mais désorienté par la perte de vieilles habitudes. Cette cause générale, dont les effets ne se laissent pas apercevoir

d'une façon bien nette n'est certainement pas étrangère au mouvement qui nous occupe.

Mais ne parlons ici que des causes d'une influence directe sur la situation religieuse des classes laborieuses contemporaines. Arrêtons-nous à une remarque très importante. Le prolétariat est une classe nouvelle. Elle s'est formée presque brusquement sous l'influence de la Révolution économique qui a commencé avec l'application de la force motrice de la vapeur à l'industrie, et qui a duré tout le XIX^{me} siècle. Avant on ne connaissait pas de prolétariat ; on parlait seulement d'artisans ; aujourd'hui on parle d'un quatrième Etat. La plupart du temps ces artisans travaillaient pour leur propre compte, ou bien ils étaient employés chez un patron, maître d'un très petit nombre d'ouvriers. Ce n'était déjà plus la production familiale du Moyen Age, ce n'était pas encore la production industrielle. Au XIX^{me} siècle naît l'usine, créée par la machine. Dès lors se constituent les grandes agglomérations ouvrières des pays industriels qui donnent une physionomie si particulière à notre vie sociale. Or il y a une connexion entre la vie industrielle et la vie religieuse ; nous avons aussi remarqué que les populations paysannes restent relativement religieuses. C'est là une chose bien compréhensible : le paysan vit au milieu de la nature, au centre de phénomènes dont la spontanéité étonne et le frappe d'admiration ; seul au milieu d'un champ, qu'il trace un sillon derrière ses bœufs, ou qu'il garde son troupeau à côté de son chien, il ne voit pas beaucoup l'œuvre des hommes, mais il peut contempler l'œuvre de Dieu. Quand il relève la tête, le ciel déploie sa vaste coupole ; les saisons lui sont hostiles ou propices ; il est attentif au cours des astres. Tous les événements du ciel, il ne les comprend pas, mais il les observe ; dans ses longs loisirs d'hiver, et même dans ses heures de travail persévérant

mais non précipité, il peut se replier sur lui-même, et méditer. Il vit dans un monde plein de mystères, qui le dépasse de toutes parts ; il reconnaît sa faiblesse, et cet aveu est bien propre à incliner son âme à l'adoration et à courber sa tête sous la prière.

L'ouvrier, au contraire, passe son existence au milieu des hommes et au milieu de l'œuvre des hommes ; dans une grande industrie, métallurgiste, filateur, mineur, il voit la puissance humaine, l'intelligence humaine, la hardiesse humaine ; partout où il porte les yeux, ce n'est que machines, poulies et courroies, tourbillons et flammes ; l'homme a tout asservi, a tout créé, a tout su ; comment ne pas être tenté d'admirer et d'adorer l'homme, d'exalter son orgueil, d'oublier sa faiblesse. Mais de plus, le travail de l'usine est hâtif, énervant ; à peine peut-on dire quelques rapides paroles, dans le labeur incessant et abêtissant ; penser ? on ne le peut, rêver ? bien moins encore : il faut servir la machine. Dans la vapeur, la poussière, le bruit, la puanteur, l'esprit et l'âme ne peuvent vivre ; ils s'atrophient. L'industrie contemporaine tend à ramener l'homme à la vie brute, organique, presque physique. Et le soir, après la journée finie, l'homme peut-il se délasser dans une vie supérieure ? Ce serait là le seul moment propice : mais non ; après le travail, c'est l'estaminet, le café-concert, les réunions politiques, la maison du peuple. Ce sont là d'ailleurs des considérations qui ne s'appliquent pas seulement aux ouvriers d'usines ; dans leur atelier, les ouvriers d'art vivent eux aussi une vie qui dispose très peu à l'activité supérieure de l'âme : propos de cabaret, cancans, discussions politiques et plaisanteries grossières, distraient et alourdissent l'âme.

Or nous savons que parmi les facteurs essentiels qui diminuent la vie intérieure, il faut citer en première ligne les distractions ; selon une expres-

sion heureuse, « le monde extérieur envahit l'âme » ; or Dieu ne se trouve pas dans les expériences de l'homme superficiel, agité par mille soucis vulgaires, mais dans les expériences de l'homme qui a une vie intérieure. A notre époque, faisait remarquer M. le professeur Allier, l'invasion du monde extérieur est très puissante : préoccupation croissante du confort, besoin extrême de plaisirs et de divertissements, etc. Dès lors si cette action se fait sentir dans toute la société, elle sera surtout puissante sur ceux des hommes dont la situation sociale et les occupations ne peuvent la contrebalancer. Ces hommes, ce sont justement les ouvriers. Les hautes classes de la société, par le fait de leur culture plus grande, de leurs occupations même, de leur vie plus facile, auraient, malgré la vie qui les incite à la recherche des plaisirs, plus d'occasions de cultiver leur âme, si elles le voulaient, et de s'opposer à l'influence avilissante de la société. L'ouvrier est livré à cette influence sans résistance possible, prédestiné à peu près absolument à la défaite ; les conditions économiques, jointes à l'influence de la politique qui absorbera les loisirs possibles où l'âme essaierait de respirer ne seraient rien, sans la misère et la détresse où se débattent les familles ouvrières par suite des grèves et des crises industrielles qui de nos jours se multiplient. La préoccupation du pain quotidien devient une obsession angoissante que ne connaît pas le paysan. Le paysan sème et attend de longs mois sa récolte ; que sa vie soit frugale ou même pauvre, sa terre lui donne à peu près toujours de quoi le nourrir. Il n'en est pas de même du prolétaire : il vit au jour le jour et passe sa vie dans l'anxiété : aussitôt qu'il a vu disparaître sa dernière pièce blanche que le travail interrompu ne lui permet pas de remplacer, il ne connaît d'autre pensée que le souci absorbant du logement, du vêtement et de la nourriture. Il ne peut s'élever

à réfléchir, et le paupérisme est une grande cause d'irréligion.

Mais nous savons que les campagnes sont de plus en plus désertées, tandis que peu à peu la population des villes s'accroît par l'exode des paysans qui croient y trouver une vie plus facile. « Il suffit de jeter un coup d'œil sur certains « tableaux (statistiques publiées par l'Office du tra-
« vail en 1891) pour s'apercevoir que les gains ou
« les pertes d'habitants sont loin d'être les mêmes
« dans les différentes régions de notre pays. En
« 1886, 58 départements étaient en progression et
« 29 en décadence. En 1891, ce rapport est renversé,
« 32 départements sont en progression et 55 en
« décroissance. Ceux qui ont le plus acquis pen-
« dant l'intervalle qui a séparé les deux derniers
« dénombrements, sont :

Seine.....	180,506 hab ^{ts}	Hérault.....	22,609 hab ^{ts}
Nord.....	86,157 »	Pas-de-Calais	20,838 »
Rhône.....	33,825 »	Alpes-Maritimes..	20,514 »
Bouches-du-Rhône	26,765 »	—	—

« Ceux qui ont le plus perdu sont les suivants :

Lot.....	17,629 hab ^{ts}	Lot-et-Garonne...	12,077 hab ^{ts}
Aveyron	15,359 »	Tarn.....	12,018 »
Aude	14,708 »	Yonne.....	10,676 »
Dordogne.....	13,734 »	Aisne	10,432 »
Gers.....	13,307 »	Ariège.....	10,128 »
Orne	12,861 »	Haute-Saône.....	10,098 »

« Il ne faut pas longtemps pour constater que
« les départements qui voient leur population s'aug-
« menter sont dans le voisinage ou dans la région
« d'influence d'une ou de plusieurs grandes villes.
« Mais ne nous hâtons pas trop, et évitons les
« généralités. Le recensement de 1891 a relevé un
« nombre de 36,144 communes, soit 23 de plus
« qu'en 1886. Leur nombre tendait à diminuer avant
« 1861, par suite de réunions systématiques; depuis
« une trentaine d'années, l'administration se montre

« plus favorable aux demandes formulées par les
« sections de commune qui désirent être érigées
« en communes distinctes. De 1886 à 1891, il y a
« eu 27 créations de communes, compensées en
« partie par quatre réunions de communes. C'est
« surtout sur les petites que portent ces change-
« ments. Or tandis qu'il y avait en 1886 17,181 com-
« munes de 500 habitants et au-dessous, il y en a,
« en 1891, 17,590, soit 409 de plus, alors que l'aug-
« mentation officielle ne devrait être que de 23.
« Que prouve ce fait ? On n'a pas de peine à le voir,
« si l'on constate que les communes ayant de 500
« à 1,000 habitants, ou de 1,000 à 5,000 habitants,
« sont en nombre toujours moindre depuis trente
« ans. De 11,955 qu'elles étaient en 1851, celles de
« la première catégorie sont tombées au chiffre de
« 10,169, et celles de la seconde de 8,754 à 7,816. En
« revanche les communes d'une population supé-
« rieure sont de plus en plus nombreuses. Celles
« qui ont de 5,000 à 10,000 habitants étaient en 1851
« au nombre de 278 ; celles qui ont de 10,000 à
« 20,000 habitants et plus, au nombre de 66. Les
« premières sont, en 1891, 337, les secondes 128,
« les troisièmes 104. *C'est donc clair*, les communes
« moyennes sont de plus en plus rares : elles se
« vident — c'est ce qui explique le chiffre crois-
« sant des petites communes — au profit des grandes
« dont le chiffre ne cesse d'augmenter. En France,
« en 1846, la population urbaine était de 24,4 %, et
« la population rurale de 75,6 % de la population
« totale, tandis qu'en 1891 la première était de
« 37,4 % et la deuxième de 62,6 %. Et l'on constate
« en outre que ce sont les villes de plus de
« 30,000 habitants qui ont la plus grande force
« d'absorption¹. »

Si les hommes fuient une existence qui est

¹ Rapport R. ALLIER dans : *Travaux du Congrès de Bordeaux, 1895.*

propice au développement, ou tout au moins au maintien du sentiment religieux, il ne faut pas s'étonner de voir la religion perdre du terrain et être délaissée. De plus en plus, pour un nombre de plus en plus grand de nos contemporains, le souci des conditions de l'être, arrête l'éclosion de l'être intégral.

Et en effet, dans les milieux prolétariens, l'enfant ne peut pas recevoir l'éducation qui éveillerait sa conscience religieuse. Remarquons d'abord qu'il n'y a pas, ou presque pas de vie de famille : le père part à l'usine dès le matin et ne rentre bien souvent qu'au repas du soir. S'il revient au milieu de la journée ce n'est qu'un instant et il ne peut pas s'occuper des enfants. Le soir, il le pourrait mieux, mais c'est le cabaret ou la réunion publique qui l'appellent. Aussi bien peu restent-ils chez eux la journée finie. Or ce serait le seul moment où la vie familiale serait possible. C'est cependant la famille qui devrait faire la première éducation de l'enfant. A la femme seule reviendrait donc le devoir d'élever et d'éduquer les enfants, puisque le père croit avoir assez fait quand il leur a assuré la vie matérielle. Mais cette tâche nécessiterait qu'elle restât au foyer et qu'elle ne s'occupât guère d'autre chose. Mais combien le peuvent ? La plupart doivent avoir un métier pour suppléer à l'insuffisance de paye de leur mari. C'est pour cela qu'elles partent, elles aussi, dès le matin servir les machines dans ce travail où l'on tend de plus en plus à remplacer les hommes par des femmes. Alors elles sont surchargées par le travail de l'usine et le travail du ménage. Quelle éducation maternelle peut donc recevoir le malheureux enfant ? S'il est élevé dans une crèche, même absence ou même insuffisance d'éducation maternelle. Comment la mère peut-elle développer l'intelligence et le cœur de son enfant ? En fût-elle capable, elle ne trouverait pas le temps de le faire.

Et cependant, nous avons choisi le cas d'une famille ouvrière ordinaire : que sera ce lorsque le père sera un ivrogne ou un alcoolique, quand les parents seront dans la détresse matérielle, quand la famille légitime sera remplacée par un faux ménage ? L'enfant pauvre est fatalement areligieux dès le jeune âge. La vie le fera plus tard irrélégieux, bien souvent.

Il va à l'école, puis à l'atelier. L'instruction religieuse du prêtre ou du pasteur, sauf des exceptions rares, ne peut pas avoir une grande influence dans les circonstances ordinaires de la vie. Mais voici la première communion. Nous savons bien que déjà beaucoup d'ouvriers la négligent. Mais en général on y tient par une espèce d'habitude inconsciente. Il faut donc une certaine éducation religieuse. On envoie l'enfant à un cours. Mais si déjà il est à l'atelier ou s'il est encore à l'école, des empêchements pratiques surviennent nombreux ; on a fait observer¹ qu'on a abaissé progressivement l'âge de la première communion, afin de ne pas entraver l'apprentissage des jeunes ouvriers ; ainsi la préparation dure moins, elle doit par suite être plus sommaire ; de plus elle est finie juste au moment où l'enfant va entrer dans la période la plus difficile de sa vie, et il ne recevra plus de conseils et d'enseignements. Mais remarquons encore que cette instruction, même pendant la courte durée où elle est réduite, subit toutes sortes de contretemps : si le jeune catéchumène est à l'atelier, que d'absences ! le travail, la mauvaise grâce du patron, tout les explique ; s'il est encore à l'école parce qu'il n'a pas encore obtenu son certificat de fin d'études, les parents sacrifient bien vite à ce diplôme l'instruction religieuse. Autant de raisons pour que cette préparation qui devrait être l'achèvement de l'initiation, devenue

¹ M. BARBERY. *Revue du Christianisme social* (mai 1905).

trop souvent le seul essai d'influence religieuse, ne puisse avoir que très peu d'effet sur la vie. Aussi, la cérémonie passée, personne n'y pensera plus. Le jeune homme est alors entraîné par ses camarades d'atelier plus âgés, tandis que sa famille le laisse à leur influence, et alors il se livre à la vie ordinaire de ses pareils ; un seul jour lui serait laissé pour satisfaire ses aspirations religieuses s'il en avait ; mais il n'en a point, et le jour du repos et de l'élévation religieuse devient pour lui le jour de la dissipation et de la débauche. Ce sont alors les longues stations aux cabarets, les soirées passées au café-concert ; toute cette vie de plaisirs frelatés qui prend la jeunesse contemporaine. « Par une coïncidence désastreuse, mais « dont il ne faudrait pas s'étonner, la baisse du « sentiment religieux s'est produite au moment « précis où les cafés-concerts, avec leur personnel « dont la profession réelle est plus que louche, se « sont multipliés de tous côtés, où les journaux « pornographiques se sont mis à répandre partout « l'obsession du vice dit raffiné... La facilité des « communications est pour beaucoup dans l'ag- « gravation de ce mal ; elle permet aux agents de « corruption de faire des tournées rapides et fructueuses pour leur bourse dans les coins les plus « retirés du pays, où ils ne parvenaient jamais au « temps des légendaires diligences¹. »

A ce moment arrive le service militaire : le jeune homme entre au régiment avec des habitudes de dissipation ; là, il est sous l'influence des mauvaises compagnies, des conseils souvent pernicieux des chefs, dont il connaît d'ailleurs la mauvaise conduite ordinaire ; il a des heures de désœuvrement, des occasions plus nombreuses et plus faciles ; alors il devient bien facile de se mal conduire, et le jeune ouvrier, ou le jeune paysan

¹ Raoul ALLIER. Rapport cité.

rapportent du régime des habitudes malsaines et des mœurs sans dignité. L'âme s'y enlise et meurt par asphyxie.

Ainsi donc depuis le berceau jusqu'à la maturité, les conditions de vie des générations ouvrières conspirent toutes à annuler toute influence religieuse ; certes, c'est là une affirmation qui dans certains cas exceptionnels est fautive ; il y a des exemples de familles prolétariennes où une profonde tradition de piété contrecarre toutes les autres influences ; mais nous voulons dire que dans les foyers où la religion se pratiquait autrefois en vertu d'une habitude acquise, les conditions sociales nouvelles ont amené des difficultés très grandes qui ont causé la disparition de cette habitude religieuse en lui donnant une habitude contraire, areligieuse. Or nous avons vu dans les tout premiers chapitres que d'autres influences, celle de la politique surtout, devaient fatalement changer cette indifférence en hostilité, transformer l'areligion en irréligion, et mieux en antireligion.

Mais nous avons systématiquement laissé de côté une cause essentielle, afin d'en traiter dans un chapitre à part, l'instruction primaire telle qu'elle est donnée par l'Etat. Elle fera l'objet du chapitre suivant.

CHAPITRE V

L'instruction publique.

Quand la Troisième République rendit l'instruction primaire gratuite et obligatoire, elle voulut prescrire à tout être humain le devoir de développer ses facultés et d'acquérir une certaine somme de connaissances. Mais son intention ne se bornait pas là : elle entendait jeter par là même dans la société une grande force moralisatrice et éducatrice. Remplir l'école c'est vider la prison ; instruire le peuple c'est le moraliser ; c'était le credo des Victor Hugo, Jean Macé, J. Ferry, etc. Voilà trente ans que la réforme a été faite et que l'école primaire a pénétré partout. Mais les résultats qu'on attendait d'elle dans le domaine pratique ne semblent pas s'être produits ; certaines statistiques nous apprennent qu'il y a eu un fléchissement dans la moralité de notre pays ; d'autres, au contraire, accusent une élévation. Mais ce que nous pouvons affirmer en toute sécurité, c'est que les résultats n'ont pas été proportionnés à l'effort. Sa puissance de moralisation n'est donc pas ce qui peut caractériser l'école laïque ; ce qui la caractérise c'est bien plutôt sa puissance antireligieuse. Ce fait est si connu qu'il n'est pas besoin de l'établir ; l'exprimer est devenu un lieu commun. Nous nous bornerons donc à l'expliquer, à chercher ses raisons.

Dans ce but, nous examinerons d'abord l'influence profonde qu'exerce l'école laïque sur les

esprits qui lui sont confiés, influence qui aboutit à paralyser et à tuer même le sentiment religieux. Puis nous parlerons de l'action antireligieuse de certains instituteurs, nombreux, qui violent la neutralité scolaire et font œuvre de propagande pour l'athéisme.

L'école laïque, en vertu de son principe même, ne veut pas donner une instruction religieuse à l'enfant ; or nous avons vu dans le chapitre précédent que dans les milieux prolétariens l'enfant ne subissait pas d'influence religieuse profonde soit à la maison soit à l'Eglise. Autrefois, sous le régime de la loi Falloux, alors que l'enseignement était sous la domination des prêtres et des pasteurs, et même au début de la Troisième République, l'instituteur faisait l'éducation religieuse de l'enfant ; cela durait tout le temps des études, et l'action était d'autant plus profonde qu'elle s'exerçait par un fonctionnaire de l'Etat auquel allait une autorité toujours respectée. C'est ainsi que s'est maintenue la religion. Aujourd'hui, l'enseignement est devenu purement laïque : la plus grande influence religieuse ne s'exerce plus et n'est remplacée par rien. Laïque, l'école primaire doit être absolument agnostique ; elle doit seulement apprendre aux enfants les éléments, leur enseigner un rudiment de sciences naturelles, etc. Elle doit faire aussi l'éducation morale. Et c'est tout. Que l'objet de la religion existe, qu'il n'existe pas, elle n'en dira rien aux élèves ; l'école doit être comme si la religion n'était pas ; l'élève ne doit y apprendre que ce qui lui est nécessaire pour l'ordinaire vie matérielle de tous les jours, il sera mis au courant de quelques grandes vérités découvertes par la science positive, et récitera par cœur quelques préceptes d'une morale « strictement humaine ». Quant aux questions de métaphysique et de religion, il n'est pas de taille à les comprendre : on ne les lui exposera donc pas ; et

comme d'autre part l'école n'a pas à être dogmatique, elle n'enseignera aucun credo religieux. Et ainsi l'enfant vivra dans l'ignorance religieuse. De nos jours même on a poussé les raffinements du laïcisme jusqu'à chasser le mot « Dieu » de tous les livres scolaires ; on en a soigneusement expurgé les poésies de V. Hugo et les différents récits qui pouvaient le contenir, et compromettre ainsi l'asepsie de l'enseignement public. Dieu est devenu la nature, l'univers, etc. Rien à l'école ne doit réveiller un sentiment religieux sommeillant encore. Or la conscience religieuse a besoin d'être formée dans un milieu favorable. Pour les classes pauvres l'école primaire était le seul milieu favorable qui fût possible. Et cette possibilité ne s'est pas réalisée ; privé d'air respirable, le sentiment religieux, loin de s'épanouir, s'étiole, se rabougrit et finit par mourir.

Mais l'influence antireligieuse de l'école est encore plus grande. Elle n'éveille point le sentiment religieux ; bien plus elle le tue ; elle rend impossible l'antique religion populaire.

Le peuple a toujours accepté une doctrine toute faite qui n'entraît pas très profondément dans son âme ; on peut même dire que la plupart du temps il n'avait que des coutumes religieuses. Certes au moment des premières conversions chrétiennes, au moment des persécutions et à des époques exceptionnelles, le peuple a connu la piété vivante et intime. Mais de nos jours, même dans notre protestantisme qui se vante de demander une foi personnelle, élaborée par qui la vit, la grande masse des fidèles n'est religieuse que par tradition ; on est dans telle ou telle Eglise de père en fils ; on n'y entre pas, on y naît et on y meurt ; l'éducation religieuse et le catéchuménat n'aboutissent en général qu'à l'acceptation passive du titre de fidèle d'une Eglise qui vous tient depuis la naissance : c'est là sans doute le cas de toutes

les Eglises multitudinistes. Alors la religion n'a quelque solidité que grâce à une habitude qui s'est invétérée peu à peu, au cours des générations. Il n'est pas étonnant de voir cette religion disparaître au moindre changement social, comme on voit le crépi de certains édifices s'effriter au moindre gel.

Le christianisme des classes populaires s'est, au cours des temps, alourdi de superstitions. Ceux qui le professaient ne pouvaient se contenter d'une religion purement spirituelle, et ils l'ont façonnée selon leurs besoins. L'histoire nous a montré comment le christianisme — le catholicisme en particulier — avait été mélangé de pratiques et de croyances païennes. Le vieux fond païen était ce qu'il y avait de plus solide dans la religion des masses ; la foule catholique « ne vaut guère que
« par le nombre... Il arrive que des fidèles d'un
« rang plus élevé touchent par un côté à cette
« masse inférieure et gardent quelque chose de
« son état d'esprit ; le vieux fond ethnique où elle
« s'alimente est le même dont César dénonçait
« déjà les pratiques superstitieuses. Il apparaît ici
« et là dans toutes les classes de la société fran-
« çaise : voyez les foules qui courent aux lieux de
« miracles, elles se composent de toutes sortes de
« gens. Cette fois du moins la crédulité trouve
« son excuse dans la misère du corps et la détresse
« de l'âme... Mais que dire des pauvretés où tombe
« le culte d'un saint Antoine de Padoue ? On a vu
« le curé d'une grande paroisse de Paris refuser
« en son indignation d'accueillir l'image du saint
« dans ses chapelles. On me cite parmi beaucoup
« d'autres le cas d'un homme instruit et bien né,
« un fils de voltairien qui ne tire pas un lièvre
« sans faire promesse d'un écu au même saint
« Antoine ; il tient compte ouvert avec la caisse du
« bienheureux et lui paye sa dette en espèces,
« chaque mois. Que de dévotions encore dont la

« poésie ou le caractère tragique masque seul la
« petitesse ! Ainsi les vœux formés dans le péril,
« la consécration des enfants à la Vierge sous ses
« deux couleurs, sortes de primes ou d'épices que
« l'on offre au ciel¹. » Puis M. Arréat parle de
certaines cérémonies qui sont encore plus païennes
que catholiques. Ce tableau de la piété catholique
semblerait exagéré et injuste. Il suffit pour ne plus
le croire d'avoir visité quelque-une de ces basiliques
qui sont les monuments opulents de la crédulité
et de la superstition et où les ex-voto et les reli-
ques sont les témoignages irrécusables d'un paga-
nisme officiellement consacré. Si nous jetons un
coup d'œil dans les milieux protestants, nous
reconnaissons aussi avec facilité une recherche
du magique, du surnaturel, une recherche des
satisfactions d'une superstition invincible : la Bible
est l'objet d'une vénération outrée, dans certains
milieux où elle n'est plus le livre de la Sainteté,
mais un recueil d'oracles et un augure toujours
prêt. Faut-il rappeler aussi les conceptions que
beaucoup de protestants se font du Baptême, de
la Cène, rappelant de bien près les doctrines offi-
cielles du catholicisme. Au moment des grandes
conversions des peuples, le paganisme a envahi
le christianisme officiel : les peuples endossaient
une religion nouvelle en gardant leur vieille men-
talité, leurs superstitions religieuses ; sous la
beauté de la surface coulait et circulait une nappe
puissante de paganisme vivace, et c'était ce paga-
nisme qui bien souvent alimentait la religion tout
entière. Ce paganisme est resté puissant jusqu'à
nos jours, et le peuple a gardé de lui une foule
de superstitions et une mentalité spéciale ; sa
religion est donc saturée de paganisme élaboré et
un peu neutralisé.

Tant qu'on l'a laissé à ses routines intellec-

¹ Lucien ARRÉAT. *Le Sentiment religieux en France.*

tuelles, il ne s'en est pas aperçu ; sa religion était bien adaptée à sa mentalité. Et durant tout le Moyen Age et pendant les temps modernes, tant que l'instruction n'était pas à sa portée, il est resté ce qu'il était ; seuls les gens instruits pouvaient être libertins ; la masse restait aveuglément attachée à ses traditions : elle voyait dans l'univers un jeu de puissances fantasques auxquelles il fallait plaire si l'on voulait réussir ; le doigt de Dieu et la fourche du Diable se montraient partout.

Mais voici que l'école primaire a ruiné ces routines ; elle a montré aux enfants les événements régis par des lois stables ; elle leur a appris que la meilleure recette pour réussir dans la vie c'était de développer son savoir et son énergie. Et ce sont là d'ailleurs de beaux résultats dont il faut lui savoir gré. Dès que l'instruction s'est répandue, que la vraie science a pénétré les esprits, la superstition a reculé ; non qu'il n'y ait plus de superstitions dans le peuple ; il y a beaucoup encore de survivances ataviques, même chez ceux qui semblent le plus complètement libérés. Le goût du merveilleux est profond et permanent chez le peuple. Cependant nous pouvons affirmer que la superstition recule, et l'on commence à dépouiller la nature de son masque de caprices et de folies. Si la religion avait sa base la plus ferme dans ces croyances erronées, et nous avons vu qu'elle l'y avait, il ne faut pas s'étonner de la voir disparaître, à mesure qu'elles sont ruinées.

La capacité intellectuelle des masses s'est développée à l'école primaire, et elle ne veut plus de l'antique crédulité ; or celle-ci enlevée il reste peu de chose pour la religion. La religion n'avait pas une base morale, sauf dans quelques âmes d'élite ; car, comme le dit justement Renan, la religion vraie est si haute et si pure qu'elle est presque inaccessible à la masse. Notre temps en donne justement la preuve : la base de la religiosité populaire était

une ignorance ; et à mesure que cette ignorance est remplacée par la science, la base vacille et un pan de l'édifice s'abat. La vraie foi est intime, vivante, attachée indissolublement à la vie ; mais une foi reçue en héritage, qui ne sort pas de l'atelier profond où s'élaborent la pensée et la vie est à la merci de toutes les circonstances ; tandis que la foi qui tient à l'âme porte en elle une puissance d'évolution et de résurrection, la religion extérieure tombe sans laisser ni vide ni germe ; et la foi des masses était cette foi-là. Elle a tenu tant que durait le système social qui lui convenait ; et quand il a changé, elle s'est envolée, comme l'oiseau quitte la branche, avec un bruit de vent, et la branche s'est redressée, allégée.

Voilà où en est notre peuple : il a appris à lire, et il a lu quelques livres de vulgarisation, il a compris le prix de la pensée et il a vécu avec les penseurs qui lui convenaient, les rédacteurs de journaux, les conférenciers... Et l'ancienne religion ne peut plus désormais lui convenir.

Il lui arrive de penser à la religion, afin de se faire son opinion sur elle. Bien souvent, nous le verrons plus loin, il ne se fait pas son opinion, il l'accepte de son milieu ou de ses maîtres ; mais s'il veut une fois se faire son opinion, il ne concevra la religion, grâce à la mémoire affective¹, que sous la forme de son ancienne religion. Et alors, grâce à sa mentalité un peu moins grossière, elle lui déplaît et lui semble absurde. Il ne peut penser à la religion que d'une façon trop rudimentaire, et cette religion rudimentaire ne peut absolument pas lui convenir.

Un ignorant qui voudrait comprendre le monde sentirait de vagues terreurs à considérer ce qui l'entoure et l'écrase ; ainsi, autrefois, l'homme pri-

¹ Cours inédit de M. R. Allier sur le conflit de la conscience moderne et du christianisme.

mitif eut un vague et grossier sentiment religieux fait de terreur et d'admiration. L'ouvrier intelligent, qui a bien profité de son instruction primaire, a reçu quelques notions élémentaires de biologie, de physique, de chimie; il sait que l'arc-en-ciel n'est qu'une vapeur, que les êtres sont nés les uns des autres selon le rythme d'une évolution qui se perd dans les temps, il sait que le progrès sort de la lutte vitale; qu'a-t-il besoin d'autre chose? Rien ne l'étonne plus; il considère l'univers entier sous l'angle du matérialisme; il tranche toutes les questions sans hésitations; le monde reste pour lui sans mystère et sans divinité. Peut-être a-t-il lu les fameuses *Enigmes de l'Univers* de Hæckel, dont l'édition nouvelle s'est vendue comme du pain, il sait alors expliquer tous les problèmes : il dit l'origine de la vie sur la terre, il sait que l'univers éternel est composé de matière et de force unies dans une puissante unité. Et alors s'il a quelque besoin religieux, la science ne lui offre-t-elle pas sa religion? Si des savants, par la faute de la discipline de leurs études spéciales, peuvent tomber dans un matérialisme simpliste, faut-il s'étonner de voir la foule, dont la mentalité est si peu philosophique et dont la foi dans la science est sans bornes, résoudre sans profondeur les plus ardues problèmes? Nous entendons chaque jour des demi-savants, qui, sans un doute d'eux-mêmes, se piquent de vider le ciel et d'exorciser le fantôme divin. L'écolier intelligent qui a reçu l'enseignement de l'école primaire, fera un homme aveuglément confiant en son bon sens et en la science, sans culture philosophique, prédestiné à penser et à parler en matérialiste.

L'enseignement laïque actuel a un caractère tel qu'il rend impossible l'ancienne religion des masses, comme trop grossière, et qu'il fait des plus intelligents de ses sujets, de ceux qui veulent

penser par eux-mêmes, des matérialistes. Mais nous devons aller plus loin : l'ouvrier ne peut plus guère penser par lui-même ; l'instruction publique ne développe pas cette indépendance intellectuelle qui serait nécessaire ; elle ne libère pas l'enfant de la tendance grégaire, pour lui donner le désir d'être lui-même. L'instruction primaire ne vise pas tant à fortifier l'esprit de l'élève qu'elle ne vise à lui enseigner un certain nombre de notions¹ : telle qu'elle est, elle tend à faire de l'enfant non un homme qui sait penser, mais une mémoire qui s'est bien nourrie et qui s'est assimilé un certain nombre d'idées. C'est ainsi que toute l'activité de l'élève s'emploie à cette tâche qui consiste à apprendre une leçon qu'il faudra réciter, à exécuter une tâche selon des méthodes prescrites par le maître. De plus l'autorité reste encore le grand principe ; trop souvent le maître n'a d'autre moyen de persuader que la répétition, l'affirmation précise et catégorique. L'enfant apprend ses opérations d'arithmétique par exemple ; son esprit n'est pas mûr encore pour en comprendre la théorie ; il ne peut saisir les raisons des diverses phases qu'on lui enseigne. Et c'est de confiance, en croyant le maître sur parole qu'il arrive à savoir compter. Et pour beaucoup d'autres choses il en est ainsi. D'ailleurs, comment faire autrement ? En tout cas, que cette méthode soit la seule possible ou non, elle a un grand inconvénient : elle n'augmente pas le désir de l'élève de rechercher ce que vaut l'instruction qu'on lui donne, d'apprécier et de raisonner par lui-même. Aussi de nos jours, le consentement universel et l'autorité sont-ils encore les grands critères du peuple. Mais l'autorité ne s'adresse pas aux mêmes personnes qu'autrefois : les prêtres en ont été longtemps revêtus, maintenant ce sont les

¹ Gustave LEBON. *Psychologie des Foules*.

gens instruits, les ingénieurs, les savants, les contremaitres, les professeurs, sans oublier les chefs politiques ; et ce sont encore ceux-ci qui en font le plus grand usage¹. Tout ce qui avait nom religion était jadis sacré ; aujourd'hui, la science, grâce aux progrès qu'elle a accomplis, grâce aux prédications de ses fanatiques, grâce enfin à la fascination qu'exerce sa méthode expérimentale sur des esprits façonnés par la vie pratique, a recueilli un prestige religieux, aussi intangible qu'aucun autre.

La science ne formule que des hypothèses : elle n'est elle-même qu'une hypothèse commode pour certains cas. Et les vrais savants le savent bien. Mais dès qu'on la présente au peuple, elle devient dogmatique, et le peuple la respecte comme il convient ; comme toutes les idoles, de près, dans sa nudité, elle est pauvre et critiquable ; mais son prestige augmente à mesure qu'on en est plus éloigné et qu'elle est moins familière. Aussi les masses acceptent-elles souvent les hypothèses de la science comme dogmes, et elles passent ainsi d'un dogmatisme religieux à un dogmatisme scientifique, acceptés tous les deux d'autorité. C'est la solution en vogue qui est acceptée : toutes les idées sont reçues en bloc, comme des dogmes, car les esprits sont façonnés pour les dogmes : matérialiste, ou religieux : c'est la même chose. Joignez à cela le prestige qu'offre aux yeux des masses l'irréligion, qui a d'abord été la noblesse des intellectuels, noblesse qu'on désire s'adjuger, et l'on comprendra tout l'attrait de l'athéisme. Ainsi, le matérialisme est de nos jours une de ces théories qui sont dans l'air, et qui, selon une expression de M. Milsand, « entrent dans l'esprit du peuple et s'y implantent par droit de premier occupant ».

¹ Les jugements que les foules acceptent ne sont que des jugements imposés et non discutés. (*Psychologie des Foules.*)

Et voilà comment l'instruction primaire actuelle détruit la tradition et ne peut pas mettre à sa place une autre religion, la religion en esprit et en moralité, pour laquelle les générations façonnées par l'école primaire présentent une inaptitude intellectuelle. Elles présentent aussi une autre inaptitude, car l'école ne développe pas assez d'énergies morales.

Le gouvernement a remplacé l'enseignement du catéchisme par un enseignement de morale. Mais cette morale est une morale élémentaire, moyenne. Certes nous sommes d'accord sur le contenu de la morale avec les hommes irrégieux qui veulent une morale indépendante; nos préceptes se confondent à peu près avec leurs préceptes, comme le dit M. P. Bureau¹. Mais nous trouvons qu'il y manque l'essentiel, la vie, cette force par laquelle la morale conçue est capable de s'incarner en actions.

Après les manuels de P. Bert, Jean Macé, Com payré, voici un nouveau manuel : la *Morale à l'école*, de Payot, où est exposée la morale en vogue, celle de la solidarité; ce livre dont on ne peut d'autre part que louer les qualités, commet l'erreur connue de l'intellectualisme, suivant lequel il suffit de connaître le Bien pour l'accomplir. M. Séailles a relevé l'erreur (cf. Bureau) en disant qu'il fallait donner au bien la force de pénétrer l'âme et de lui donner une impulsion.

D'ailleurs l'idéal que l'on enseigne à l'école n'est pas très élevé : souvent le but de l'instruction morale n'est même pas de faire un homme dans toute l'acception du mot, mais seulement un bon citoyen, un bon républicain, s'entend. Honnêteté, loyauté, sentiments familiaux, patriotisme; en voilà à peu près la teneur. Déjà, cependant, le mouvement antimilitariste a fait beaucoup d'adeptes

¹ *La crise morale des temps nouveaux.*

parmi nos jeunes instituteurs (d'après M. Bureau 3 ⁰⁰/₀₀ des membres du corps enseignant s'y rattachent), si bien que le devoir envers la patrie est un peu compromis.

En tout cas, la morale de l'école ne donne pas l'âpre soif d'idéal, l'aspiration ardente et toujours inassouvie vers la perfection, vers tout ce qui est beau et sublime, dans lesquelles nous faisons consister la morale, et aussi dans une certaine mesure, la religion. Que sont les préceptes de la meilleure des morales de l'école ? Ces livres exposent didactiquement une série de devoirs, formant ainsi un nouveau légalisme. Pour nous, nous croyons qu'il suffit d'avoir cet élan vers le devoir ; que c'est là l'essentiel et que tout le reste vient ensuite. Nous connaissons assez tôt le devoir si nous avons soif de l'accomplir, si nous sommes passionnés d'idéal, car la moralité n'est pas la stricte conformation à des règles, mais l'ardent désir de la vie intense et noble.

Dès lors pour éduquer des enfants, le bien réclame des apôtres ; et l'école publique ne peut pas les fournir, ces apôtres. M. Gounelle écrivait dans la revue qui est devenue la *Revue du Christianisme social* : « L'Etat songe bien à moraliser, mais que peuvent quelques prospectus envoyés au corps enseignant ? Et d'ailleurs que peut-on espérer d'une morale enseignée pour ainsi dire administrativement par des fonctionnaires ? La machine officielle peut faire des diplômés, non pas orienter les volontés vers le bien et discipliner les cœurs : il n'y a que la religion qui puisse faire cela¹. »

Et en effet, l'enseignement moral de l'école indique le bien, mais il ne peut donner la force de le faire et donner aussi l'amour de l'Idéal : pour cela il faut quelque chose de plus profond ;

¹ *Revue du Christianisme pratique*. Année 1893.

nous trouvons encore des vieillards qui récitent par cœur des passages entiers des prophètes et des psaumes ; un enfant de nos écoles raconte, lui, une anecdote morale léguée par l'antiquité ; d'un côté c'est un souffle d'en-haut qui enflamme l'âme, de l'autre un moralisme qui instruit : c'est là toute la différence. Les hommes façonnés par l'école laïque ne sentent pas leur incapacité foncière de réaliser le Bien qu'ils rêvent ; or nous savons que la route qui conduit le plus sûrement à Dieu, c'est le mécontentement de soi-même, la souffrance du mal qu'on porte en soi et qu'on ne veut pas accepter, et qui fait s'attacher désespérément à cet être source et fin du nôtre vers lequel se tendent les appels de l'âme.

Voilà l'influence profonde qu'exerce l'esprit de l'école laïque. Mais il est une autre influence plus violente quoique moins profonde. Depuis longtemps déjà on a signalé les dangers que faisait courir à la religion la nouvelle école d'instituteurs qui se plaisent à contrecarrer toute influence religieuse chez leurs élèves. La Libre-Pensée a vu que ce serait pour elle un formidable appoint de se concilier l'auxiliaire des éducateurs : aussi a-t-elle cherché à en enrôler le plus grand nombre possible dans ses rangs ; pour un instituteur athée que d'influences contrariées ! Et soit par sincérité, soit par désir de prendre le vent qui à notre époque pousse plus directement aux honneurs, beaucoup d'instituteurs ont répondu aux avances de la Libre-Pensée et se sont affiliés aux diverses loges. Dans une thèse présentée à la faculté de théologie de Montauban, Paul Brunel s'exprime ainsi : « Le parti de la Libre-Pensée cherche « encore à pénétrer dans les écoles laïques qui ne « doivent plus être neutres, mais hostiles à toute « religion. » C'est parce que les religions sont des « maladies, qu'il faut dès l'école mettre les enfants « en garde contre elles, d'autant plus que c'est la

« famille elle-même qui inocule ces maladies (dé-
« puté Allard). « Je demande que ce que l'on
« commence à faire contre l'alcoolisme soit fait
« contre les religions. » Une propagande active est
« faite pour enrôler les instituteurs... Dans une
« amicale d'un département protestant, un institu-
« teur proposa d'exclure tout membre qui serait
« vu au temple. Cette motion, toutefois, ne fut
« pas votée. Certaines écoles sont dressées en face
« de l'Eglise comme en face d'une ennemie ; elles
« revendiquent toute l'éducation spirituelle de l'en-
« fant ; elles cherchent à étouffer dans l'esprit de
« ceux qui leur sont confiés tout sentiment reli-
« gieux et, suivant l'expression d'un de ces maîtres
« d'école, « à le leur faire dégorger comme des
« escargots... » Le danger est grand surtout dans
« les régions où la famille se désintéresse plus ou
« moins de l'éducation des enfants. » Cette propa-
gande qui se fait par des instituteurs athées a
une portée énorme : songeons en effet que l'en-
fant tient de l'instituteur tout ce qu'il sait ; le
maître a donc à ses yeux le prestige d'initiateur à
la science, le maître sait tout, et ce qu'il dit pèse
un grand poids ; l'enfant le croit compétent sur
tous les points. Un mot du maître peut détruire
toute l'influence du pasteur, du prêtre et bien
souvent des parents. Et ce mot, combien d'occa-
sions de le dire sont offertes à l'instituteur athée !
La leçon de géographie est l'occasion excellente
de moqueries au sujet de la Bible et de ses don-
nées cosmologiques et cosmogoniques ; l'histoire
montre assez combien le fanatisme religieux a fait
couler de sang ; l'instruction civique se prête au
sophisme ; la République c'est l'Etat laïque, sans
religion ; les vrais républicains ne croient pas en
Dieu et n'ont pas de religion¹.

Et c'est ainsi que beaucoup de maîtres n'ayant

¹ *Foi et Vie* (mars 1904), article E. GAUTHIER.

pas la compétence nécessaire, ni la tolérance qu'ils devraient montrer dans leur mission, transforment l'école laïque neutre en une école nettement antireligieuse.

Nous posons donc nettement cette conclusion : l'école primaire devenue laïque, en supprimant de ses programmes l'enseignement religieux, a enlevé aux masses, l'occasion qu'elles avaient la plus favorable de développer leur conscience religieuse. De plus, l'instruction élémentaire a eu pour conséquence de briser l'adaptation nécessaire entre l'état intellectuel du peuple et la religion grossière qu'il professait, adaptation qui existait avant notre époque; et elle ne permet pas la recherche d'une religion plus élevée. A cette action profonde, lente et sûre, s'ajoute l'action directe, rapide et solide cependant des instituteurs matérialistes qui profitent de leurs fonctions pour faire une propagande d'athéisme. L'école laïque est un des grands facteurs de l'irréligion populaire.

CHAPITRE VI

Ce qui cache le vide creusé. La nouvelle religion de la Démocratie.

Le psychologue G. Lebon dit que les foules ne sont guidées que par des idées inconscientes. Elles ne raisonnent pas, et par suite, elles ne prennent pas de décisions ; si elles sont en mouvement c'est qu'elles sont mues, et non qu'elles se meuvent ; et les moteurs sont des idées qui ont fait leur lent travail interne : subconsciemment elles ont envahi tout le champ profond de la pensée, elles l'ont coloré d'une certaine façon, comme une matière colorante déposée au fond d'un liquide, par nappes successives, arrive à donner à la masse entière une teinte particulière ; ces idées, à la longue, ont tendu tout l'être profond dans une direction unique, et à un moment donné, cette direction se manifeste dans une action, dans une résultante caractéristique. On ne peut connaître les pensées et les mentalités des foules qu'après les avoir vues agir ; une pensée ne les dirige que lorsque elle semble avoir été oubliée par elles, mais ainsi oubliée, elle a donné naissance à un sentiment, et c'est le sentiment qui a tout dirigé : la flamme mise au centre d'une matière inflammable perd sa chaleur, et sa lumière, elle semble quelquefois s'éteindre entièrement ; mais une incubation se produit ; de la fumée par moments s'élève au-dessus du foyer ; et quand le milieu a été suffisamment échauffé, l'incendie éclate : de même l'idée a momen

tanément perdu sa force et son éclat ; mais elle a créé à la longue une atmosphère mentale d'où tout ensuite est résulté.

Toutes les considérations que nous avons présentées dans les chapitres précédents, et en particulier dans les chapitres qui traitent de l'influence de la politique, et dans celui qui traite des antipathies que soulève la religion, nous ne prétendons pas qu'elles se sont présentées nettement à l'esprit des classes populaires, et qu'en vertu d'un raisonnement formulé, tel que celui-ci : « la religion a été tout cela, elle ne peut nous convenir », elles ont mis en pratique la décision qu'elles avaient théoriquement prise ; non, tout ce que nous avons fait, ça a été de mettre en lumière des influences inconscientes, d'origines diverses, résultant d'une série de transformations et de tout un système social, influences d'autant plus puissantes qu'elles étaient inconscientes et s'exerçaient non à la surface comme cela arrive pour une réflexion que l'on exécute volontairement et d'une façon extérieure, si l'on peut dire, mais après une sorte d'imprégnation progressive et très lente de tous les éléments de l'âme. L'attitude n'a donc pas été une mise en mouvement de l'être matériel par l'intelligence et la sensibilité, mais la manifestation naturelle, spontanée et adéquate, de l'état d'âme actuel.

Les conditions actuelles des classes pauvres ont développé un matérialisme funeste. Elles passent leur existence à gagner des salaires précaires, dans des ateliers inconfortables ; ces salaires ne les mettent pas à l'abri du souci du pain quotidien, et ce souci distrait l'âme des préoccupations intellectuelles, morales et religieuses ; les pauvres doivent fatalement retourner à la vie matérielle. De plus l'instruction primaire prédestine admirablement l'esprit au matérialisme : elle écarte toute conception générale du monde, elle s'occupe seulement de dispenser quelques bribes de science,

quelques notions usuelles nécessaires, et quelques méthodes indispensables à la vie de tous les jours; ainsi elle ne donne pas à l'âme le goût des grandes vues sur l'univers, des aperçus métaphysiques et religieux; et de plus elle rend l'homme incapable de les comprendre; il ne pourra être tout au plus qu'un positiviste. La politique est venue ajouter à tout cela son influence directe: les partis avancés ont prêché la haine de la religion; et son influence indirecte: elle absorbe l'effort intellectuel de ceux qui veulent penser, étant devenue de nos jours la préoccupation cardinale, qui fait négliger tout le reste. Toutes ces influences inconscientes, lentes et sûres ont détruit l'ancienne religiosité.

Mais les foules ont des instincts religieux: M. G. Lebon¹ dit que chez elles c'est le sentiment qui domine; impulsives et passionnées, elles revêtent tout ce qu'elles acceptent d'une forme religieuse; elles divinisent immédiatement ce qu'elles aiment et satanisent ce qu'elles haïssent. Leurs idées sociales, politiques, religieuses, etc., deviennent sacrées.

« Parmi les incroyants de nos jours, on n'aurait
« pas de peine à découvrir des hommes qui sont
« dévôts par tempéramment; à défaut de dogme
« religieux, ils acceptent sur parole le dogme
« démocratique; ils ont besoin de croire, de se
« donner... C'est là un besoin qui cherche sa voie
« où il peut, suit sa pente et ne cesserait pas
« d'enfanter de nouvelles formes de vie religieuse
« sous la couverture du plus froid rationalisme. »
Ces paroles de M. Arréat² font bien suite à ce que nous venons de dire, d'après M. Lebon.

Aussi ne nous étonnons pas si nous voyons les peuples remplacer la religion qu'ils ont quittée par une autre religion qui en tiendra lieu, tout au

¹ *Psych. des Foules.*

² *Le Sentiment religieux en France.*

moins regarder avec des yeux pieux et aimer avec des sentiments religieux une institution quelconque ou un idéal quelconque. « Il n'est pas vrai que
« le progrès de la civilisation ait pour effet de
« reléguer la religion dans un coin des âmes.
« Il est de l'essence même de la religion d'être
« tout ou rien. Si la religion établie recule, c'est
« qu'une autre religion inaperçue prend silencieu-
« sement sa place, et s'apprête à installer à sa
« suite une nouvelle civilisation qui finira par être
« toute religieuse, comme le fut la précédente
« dans ses beaux jours¹. »

Le vide laissé demande à être comblé : il faut au moins un tenant-lieu ; et il sera cherché tel qu'il peut convenir aux mentalités contemporaines : son mérite sera d'être bien adapté à elles.

Et bien, regardons quels sentiments l'ancienne religion des masses venait satisfaire ? N'est-il pas évident que les masses, malheureuses, opprimées, cherchaient dans la religion une consolation à leurs maux, une réparation des injustices sociales et des injustices de la destinée. Les conducteurs religieux ne prêchaient-ils pas cela ? « Les premiers seront les derniers et les derniers les premiers. » « Il est plus difficile à un riche d'entrer au Royaume des Cieux qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille. » Le peuple espérait en Dieu un retour de bonheur ; Dieu était le grand allié, le grand protecteur, l'Espérance.

Or cette espérance on lui dit qu'elle a menti, que ceux qui la prêchaient étaient des imposteurs intéressés à créer l'illusion religieuse. Il ne faut point se laisser berner par une espérance d'outre-tombe, et par l'idée d'un être surnaturel. Ces mensonges étaient acceptés quand les hommes étaient ignorants et crédules. La science aujourd'hui les a démasqués. Il ne faut plus espérer qu'en des

¹ TARDE. *Les Lois de l'Imitation*, d'après NAUD, thèse citée.

choses naturelles, en les hommes et en leur force. Et ceux qui parlent ainsi apportent une religion nouvelle : c'est le nouveau dogme démocratique : il est positif et clair : c'est la promesse d'une ère de justice sociale où tous les hommes seront libres, égaux et heureux.

Il ne faut pas nous étonner de voir les foules accourir en foule vers cette nouvelle église ; c'est bien l'Eglise qu'il leur faut : le peuple matérialiste ou positiviste (bien que ce ne soient pas deux mots identiques, on peut ici les employer indifféremment) lésé d'une instruction qui l'empêche de s'élever au-dessus des réalités sensibles, n'a pas besoin d'un autre bonheur que du bien-être matériel de la liberté et de l'égalité. Il ne connaît pas les grands besoins moraux ; dès lors, il se satisfera de peu. La religion était ce qui devait assurer le bonheur ; le socialisme le promet, le socialisme éveille assez d'amour et assez d'espérance pour que les masses aillent à lui.

Mais comment peut-il se faire que le peuple accepte aussi *crédulement* ce nouvel évangile ? C'est là une conséquence de la mentalité des foules. Ce qui suscite assez d'espérance a déjà toutes les qualités nécessaires pour être immédiatement accepté par le peuple : « le succès d'une croyance ne dépend pas du tout de la part de vérité et d'erreur qu'elle peut contenir, mais uniquement des sentiments qu'elle fait naître et des mouvements qu'elle inspire ». Et c'est ainsi que le socialisme est si populaire ; il « constitue la seule illusion qui soit vivante ; c'est là le secret de sa puissance ; l'illusion sociale règne aujourd'hui sur toutes les ruines amoncelées du passé ».

Et ces illusions sociales sont nombreuses ; les rêveries, encouragées par les promesses retentissantes des chefs politiques, vont loin, très loin,

bien au-delà de tout ce que permettrait la perspicacité ou la juste vue des choses. D'abord, pour réaliser cet idéal de bonheur et de justice, que faut-il ? Des efforts personnels intenses pour arriver à une amélioration morale ? Des sacrifices ? L'amour fraternel ? Non, le simple progrès qui se poursuit fatalement au cours des siècles suffit ; si vous voulez que l'évolution soit accélérée, prenez conscience de votre force, prolétaires, sentez que vous êtes le nombre, et que rien, contre vous, ne prévaudra ; unissez-vous, formez une classe puissante et disciplinée et le monde obéira à vos désirs. On vous a parlé autrefois de la mauvaise nature de l'homme : sachez que ce sont les conditions sociales qui sont coupables, car sans elles tous les besoins seraient satisfaits, aucun ne serait lésé, chacun serait heureux et bon. « L'ordre collectiviste suscitera par la coopération sociale universelle l'initiative de tous, la responsabilité de tous, et par là il sera un grand maître d'énergie et de vertu. Mais il ne suppose pas un bouleversement miraculeux de la nature humaine. L'homme y pourra entrer avec toute son âme, avec ses ambitions et ses égoïsmes, qu'une forte organisation de justice détournera seulement des entreprises violentes sur les droits d'autrui¹. »

Les premiers chrétiens attendaient le retour imminent du Christ : c'était le dogme de la Parousie. Le Christ reviendrait à la fin des temps, après les supplices et les souffrances de ses fidèles pour anéantir les puissances de mal, et établir sur le monde un royaume céleste. Les socialistes ont eux aussi ce dogme : le monde actuel est mauvais et les pauvres y sont sacrifiés², mais viendra le jour de la justice et du bonheur, où s'établira

¹ *L'Humanité*, 12 sept. 1905. Cité par W. Monod : *L'Avant-Garde*.

² SEIPPEL. *Les Deux Frances*.

d'une façon quasi miraculeuse, tant elle est soudaine, le socialisme.

Mais si le socialisme a adapté, certainement sans s'en douter, une idée chrétienne aux besoins nouveaux, il a pris le contrepied d'autres idées ; de ce nombre sont les idées de charité et de vie future : et c'est là encore une cause de succès.

Certains ont voulu voir dans la prédication de Jésus une solution de la question sociale¹. « L'essence du Christianisme consisterait en une prédication sociale pour les pauvres... Jésus serait un grand réformateur social qui aurait voulu libérer ceux qui gémissaient dans les classes inférieures ». Ce n'est pas ce Jésus que connaissent les socialistes contemporains. Ils voient au contraire dans le fondateur du Christianisme, un illuminé qui passant sur la terre n'a rien su voir des choses de la terre, et qui, les yeux levés vers un monde supérieur, n'a su qu'appeler les hommes à vivre dans cette région céleste, sans s'apercevoir qu'il fallait d'abord vivre sur la terre. Et ce Jésus qu'on leur vante, que fit-il ? Il parla de ce qu'il appelait tantôt le royaume des cieux, tantôt le royaume de Dieu, qu'il ne savait pas où situer puisqu'il disait à la fois : il est dans les cieux, il est dans votre cœur à chacun de vous, il est déjà et il doit se faire ; peu lui importaient les misères matérielles, il ne s'en occupait pas pour les soulager ici-bas, mais pour dire qu'il y aurait une autre terre où tout serait réparé ; il ne fallait donc pas lutter, réclamer ses droits, il fallait souffrir et espérer. Et ces rêveries ont empêché les opprimés de voir leurs maux dans l'éblouissement d'un soleil d'outre-tombe. Et voici le nouvel Evangile : il ne faut plus se leurrer de vaines imaginations, et se laisser anesthésier par un chant magique ; ce qu'il faut, c'est être réjouis par

¹ HARNACK. *L'Essence du Christianisme*. 5^e conférence.

de présentes réalités, et non par des espérances folles. Il faut que le pauvre, ici-bas, devienne l'égal du riche, le faible du puissant; que la souffrance, ici-bas, et non dans un ciel fallacieux soit diminuée et qu'il y ait enfin quelques réformes. L'idée d'un monde futur peut être acceptée par ceux qui n'ont rien à ajouter à leurs jouissances terrestres, bien que cela semble paradoxal; ceux qui sont les deshérités d'ici-bas, ne veulent pas espérer en l'au-delà, ils veulent un bonheur plus prochain.

D'autre part le socialisme condamne l'idée de charité. La mentalité de nos contemporains répugne à cette idée de grâce, de don bénévole; certes bien des fois le pur sentiment de l'amour pour les hommes s'est travesti en cette caricature qu'en est l'aumône, le don sans charité, recommandé par l'Eglise: on donnait aux misérables, aux invalides, aux vieillards; l'aumône n'allait qu'à des catégories de gens, prédestinés, semblait-il, à la recevoir, comme d'autres à la dispenser. Les apôtres du nouvel Evangile s'acharnent maintenant contre cette notion de la charité. « Les adversaires des démocrates chrétiens, lisons-nous de « M. Bouglé¹, n'ont pas manqué de relever les « traces d'un antagonisme irréductible entre les « sentiments de charité que le christianisme ré- « chauffe et les idées égalitaires exigées par la « Démocratie... La pourriture chrétienne entretient « l'injustice, disait Bernard Lazare... Il voulait dire « que la charité ne reconnaît pas de droits à celui- « là même qu'elle secourt. Si elle panse les blessés « de l'ordre social, elle ne fait rien pour modifier « l'instrument qui blesse. » Et c'est là une de ces déclarations typiques, sous la plume d'un écrivain sérieux et distingué, qui nous expliquent l'attitude des ouvriers contemporains en face de l'aumône... Des ouvrages entiers font la théorie du nouveau

¹ *Dépêche de Toulouse*, 16 août 1906. Catholicisme et Démocratie.

régime idéal : celui de la solidarité. La charité n'est qu'un remède, un palliatif des maux économiques, mais elle ne fait rien, dit-on, pour empêcher le retour de ces maux. Il faut plus et mieux que cela, et c'est la justice sociale complète, intégrale, qui, elle, ne sera pas un remède, mais bien l'anéantissement de l'indigence et de la misère à tout jamais. L'ouvrier honnête ne veut donc plus entendre parler de l'aumône avilissante, qu'on lui donnerait par bonté, et ce dédain a quelque chose de noble. Il ne demande pas un secours toujours impuissant lorsque la misère extrême a rendu la vie impossible ; mais il veut un salaire suffisant ; il veut que l'Etat lui garantisse quand il est vieux une pension pour prix de ses services à la société ; il ne veut plus l'humiliation inévitable que lui est l'aumône reçue ; il sait que c'est lui qui fait la richesse publique, il veut en jouir selon les droits de son travail ; cette idée de la justice sociale l'a tellement pénétré, qu'elle est devenue exclusive de toute autre idée, si bien que les partisans de la charité apparaissent à l'ouvrier moderne comme les tenants du passé, les ennemis qui s'opposent à l'avènement de la société nouvelle et veulent maintenir le peuple dans la servitude et la misère.

La charité laissait de côté la plus grande partie de l'humanité. Elle ne s'intéressait qu'à une subdivision de la grande armée prolétarienne, et c'était peut-être même la moins intéressante ; beaucoup de ceux qu'elle secourait, malgré tous les renseignements que pouvaient prendre les bienfaiteurs, ne méritaient pas toujours la sympathie, car le vice, l'inconduite, souvent aussi l'imprévoyance, les avaient réduits à la misère. Les mendiants, les indigents et les déchus semblaient cependant épuiser le nombre des humains peu fortunés à qui pouvait aller la sympathie. L'aumône et l'intérêt n'allaient guère qu'à eux. Cependant, dans la vie sociale, toute une classe passait seule, digne,

pauvre : c'était le prolétariat. Il peinait dur, il souffrait sans apitoyer, il se privait sans demander l'aumône, il mourait à la tâche. A côté de lui, des maîtres l'éclaboussaient de leur luxe, et des parias vivaient des miettes tombées de la table des maîtres. Et il était plein de haine pour ses maîtres qui vivaient de lui, sans s'intéresser à lui, et il était plein d'amertume de voir leur pitié se dépenser pour ceux qui en étaient moins dignes que lui, bien souvent. Sa haine pour la charité s'explique aujourd'hui en partie par cette rancune amassée sourdement, de l'oubli dont on a souffert, du dépit qu'on a ruminé.

Mais le nouvel Evangile du socialisme fait exactement le contraire : ce n'est pas aux indigents qu'il est apporté : il va bien à eux, certes, mais ce n'est qu'indirectement ; il va d'abord à ceux qui peinent sans profit, vivent maigrement, mais fièrement de leurs salaires : « Vous avez assez travaillé, vous avez enrichi le monde entier de vos fatigues, et vous seuls, exploités, vous êtes restés pauvres ! Il est temps de vous relever. On ne vous a jamais fait justice ; on vous a payé un prix de famine, et quand vous êtes tombés, on vous donnait, d'un geste ganté, l'humiliation d'une aumône dégradante. Mais nous changerons la base du monde. Nous vous apportons la justice et avec elle le bonheur, nous vos amis, vos vrais amis, nous vous donnerons votre vraie place parmi les hommes ; vous ne serez plus la vile plèbe, mais l'armée admirable des travailleurs. Voilà le dogme : et tous l'acceptent avec joie ; ils l'acceptent parce qu'ils l'aiment. La mentalité du peuple se compose actuellement d'un système de sentiments sur la religion et sur le socialisme : sur la religion, nous avons vu quels ils étaient ; sur le socialisme, nous constatons qu'ils sont une sympathie ardente, qui détermine une adhésion enthousiaste. « Le socialisme, en effet, ne suscite que des senti-

« ments : il ne donne rien de précis ; il parle plus
« au cœur qu'à l'esprit. Quand on interroge habi-
« lement un ouvrier qui se dit socialiste et qu'on
« laisse de côté les lambeaux de phrases humani-
« taires toutes faites, les imprécations banales
« contre le capital qu'il répète machinalement, on
« voit alors que son concept socialiste est une
« rêverie vague très analogue à celle des premiers
« chrétiens. Dans un avenir lointain, trop lointain
« pour l'impressionner beaucoup, il entrevoit la
« venue du Royaume des pauvres, — pauvres de
« fortune et pauvres d'esprit, — royaume dont
« seront soigneusement expulsés les riches...¹ »
Cela suffit : une grande espérance est née dans
l'âme, un grand amour va vers l'objet de cette
espérance ; l'Evangile nouveau frappe l'imagination
d'une manière saisissante, avec quelque apparence
de merveilleux, de mystérieux. Il n'en faut pas
davantage pour que le peuple soit séduit.

Aussi bien aux époques de foi que dans les
grands soulèvements politiques (exemple, ceux de
la Révolution française) les convictions des foules
revêtent toujours une forme spéciale, quelque
chose comme un sentiment religieux, dont les
caractéristiques sont simples : adoration d'un être
supposé supérieur, crainte de la puissance magique
qu'on lui suppose, soumission aveugle à ses com-
mandements, impossibilité de discuter ses dogmes,
tendance à considérer comme ennemis tous ceux
qui ne les admettent pas. Quand un sentiment
présente ces caractères, il reste toujours d'essence
religieuse, même s'il s'adresse à un héros ou à
une idée politique : le surnaturel et le miraculeux
s'y retrouvent au même degré. Inconsciemment
les foules revêtent d'une puissance mystérieuse
la formule politique ou le chef victorieux qui pour
le moment les fanatise, et Fustel de Coulange fait

¹ Gustave LEBON. *Psych. du Socialisme.*

remarquer que ce ne fut nullement la force qui maintint l'empire romain, mais l'admiration religieuse qu'il inspirait¹. Ces remarques sont tout à fait de circonstance pour le socialisme ; il suscite un enthousiasme exalté, une admiration profonde ; on attend son établissement avec un espoir anxieux ; on est sûr qu'il s'établira, en vertu de quelque nécessité mystérieuse, mais on a hâte de le voir se réaliser ; on admet ses dogmes avec une aveugle confiance : c'est trop beau pour être discuté ; et on proclame que tout ce qui n'est pas socialiste est condamnable. Ajoutez à tout cela que le socialisme a des apôtres et des hommes passionnés de justice, qui l'âme pleine de leur idéal, dépensent sans compter leur peine, leurs efforts pour faire sans cesse de nouveaux prosélytes, et annoncer la grande nouvelle : ils ont deux ou trois idées en tête et les proclament à tous les vents : comme de nouveaux prophètes qui ont eu part à une révélation extraordinaire, ils vont et ils disent seulement : « Ecoutez : Il approche Le Grand Midi ! » Rien n'étaye tout cela ; pas de raisonnements ; mais une grande espérance se lève dans les âmes : les fibres religieuses vibrent et il suffit : la nouvelle divinité a des adorateurs.

Avec ses dogmes et ses apôtres, le socialisme apparaît bien comme une religion : mais il a de plus des précurseurs : quand le socialiste regarde vers le passé, il les reconnaît, il les exalte, il les adore : ainsi la Révolution française est tout entière enveloppée d'une auréole divine : l'instituteur qui en entreprend l'étude, « entre dans le sujet comme dans un sanctuaire », il sent bien qu'il est là dans le lieu de l'initiation. « La Religion Révolutionnaire a survécu jusqu'à notre époque. Elle n'est plus le culte de l'Être Suprême ; elle est le culte de la Révolution elle-même. Ce culte a des dogmes aussi

¹ D'après Gustave LEBON.

absolus que ceux du catholicisme¹ » ; on pourrait croire que ce sont là des paradoxes ; voici quelques faits, qui clèront ces considérations : Vandervelde écrit : « Ne sentez-vous pas que le socialisme qui n'est pas seulement une doctrine économique, mais encore et surtout une religion, produira la même effervescence de beautés que les autres grandes religions qui ont successivement exercé le gouvernement du monde². »

« En Belgique, la maison du peuple est devenue un édifice presque religieux, et dans certaines localités wallonnes les ouvriers l'appellent l'Eglise³. »

« Un membre d'un patronage laïque, à Paris, demandait un jour à une pauvre femme qui lui amenait l'ainé de ses enfants dans quelle religion elle désirait le voir élever : « Je veux qu'il soit socialiste, dit-elle... » Ce fait a été raconté dans une conférence d'université populaire, et ce qui a étonné l'auditoire, ce n'est pas cette parole de la mère, c'est l'étonnement que manifestait le conférencier en la rapportant⁴. »

Le socialisme devient une religion positive, et, ce qui *semble paradoxal*, il garde un caractère merveilleux et mystérieux qui lui donne une grande force⁵.

¹ SEIPPEL. *Les Deux Frances*.

² NAUD. Thèse citée.

³ BOUGLÉ. *Vie spirituelle et action sociale*.

⁴ NAUD. Thèse citée.

⁵ Voir dans la revue *Les Documents du Progrès*, 1908, l'article de Gœhre sur « le socialisme comme religion ». Nous avons eu trop tard connaissance de cet article pour en tirer parti.

CONCLUSION

« La justice sans l'amour reste une abstraction naturellement irréalisable, moralement vaine, et logiquement contradictoire. Traiter notre semblable comme étant son propre but, voilà ce qui serait la justice; l'observation en est impossible à l'égard d'une personne que nous n'aimons point... Sans amour la justice reste donc stérile; elle mesure les faits accomplis, mais ne produit pas d'action. »

« Fortifier le sentiment de la Responsabilité, développer le contenu de la loi morale, féconder la crainte de Dieu, par l'amour de Dieu, en rendant Dieu manifeste, tels seraient les moyens de se rapprocher du but, suggérés par le bon sens vulgaire. On les méprise, la démocratie a brisé tous ses freins... On éteint la responsabilité dans le déterminisme, on résoud la conscience morale en illusion héréditaire, dont l'égoïsme est le dernier fond, et on flétrit la croyance en Dieu comme une superstition puérile. »

SECRÉTAN.
(*Civilisation et Croyance.*)

Au terme de cette étude, nous pouvons dire que les masses quittent la religion à cause de *toute* une mentalité qui s'est formée lentement sous l'influence de *tout* un système social. La religion, qui jusqu'à notre époque avait convenu à l'esprit des masses, façonné qu'il était pour l'autorité et la superstition, lui est devenue inacceptable parce qu'il s'est un peu libéré et développé. Notre temps est un temps de crise intellectuelle et religieuse où l'humanité donne son congé à des superstitions qui lui avaient longtemps tenu lieu de religion; de plus, il s'exerce, pour des raisons politiques publiquement avouées, une action volontairement antireligieuse.

Les conséquences de cette déchristianisation seraient, peut être même seront, funestes : les Eglises peuvent avoir à souffrir d'une persécution religieuse. Mais c'est là le moindre mal : l'irréligion populaire amène une démoralisation rapide, car l'athéisme n'a pas d'idéal suffisant et n'a pas une force capable de le faire poursuivre. Dès lors, les intérêts privés et publics n'étant pas dominés par une idée supérieure à celle de la solidarité, se heurteront avec beaucoup plus de violence et rendront très difficile l'Etat démocratique. Et si l'individualisme, ruiné par le triomphe du socialisme, disparaît, avec lui disparaît la condition essentielle du progrès, social ou moral, puisqu'il a besoin, pour se faire, de personnalités puissantes et variées, que le régime collectiviste tue. Or, si nous le laissons faire, le peuple acceptera ce qui lui convient : la Libre-Pensée, vers laquelle le dirigent toutes ses aptitudes intellectuelles et morales, et toutes les influences si puissantes de la politique. Nous avons reconnu que, des reproches adressés à nos Eglises, beaucoup portaient juste, quoique lancés par des voix passionnées : c'est que nos Eglises se sont trop souvent mises en désaccord avec ce que nous appellerons le bon esprit moderne, par opposition à toutes les tendances malades que notre temps connaît trop bien. Ceux qui ont été élevés dans la foi traditionnelle et que n'a pas atteint le vent qui emporte la pensée contemporaine, ne s'en aperçoivent pas. Et cependant les chrétiens, bien souvent, ont des conceptions et parlent un langage que ne peuvent pas comprendre les étrangers. Notre religion est embarrassée, dans toutes les Eglises, d'habitudes archaïques qui la rendent incapable d'attirer et de retenir l'attention des étrangers impartiaux, parce qu'elles cachent ce qu'il y a en elle de profond et de vrai ; les chrétiens parlent bien souvent hébreu au monde moderne ; s'il est vrai que la connaissance reli-

gieuse est forcément symbolique, sachons ne pas être trop servilement attachés à des symboles qui ont peut-être fait leur temps, sachons les renouveler selon les besoins de la pensée contemporaine; ne nous acharnons pas, surtout, à reproduire les vieilles formules, les vieilles locutions qu'a léguées une tradition excellente, certes, mais dont nous ne devons pas être les esclaves, et qui doit être le point de départ d'une évolution nouvelle. Modernisons-nous sans rien perdre de notre essence. Il appartient à nous de comprendre ce que nécessite la situation actuelle, afin de nous adapter à elle: il est des matières qui, mises au centre d'un liquide, se dissolvent progressivement, donnent à chacune des molécules du liquide un peu d'elles mêmes, et colorent la masse tout entière. Mais il arrive souvent qu'il ne suffit pas, pour les voir agir, de placer les deux masses en présence: parfois il faut préparer le liquide, parfois la matière elle-même, parfois les deux ensemble. C'est justement une double préparation que nous devons faire à notre époque: préparer une religion capable de conquérir les temps nouveaux, préparer un peuple capable de comprendre cette religion rajeunie. Si le Christ reste l'éternelle vérité, il faut cependant l'appropriier à toutes les conditions nouvelles. Ce n'est pas assez d'avoir traduit les Evangiles dans toutes les langues: il faut maintenant les expliquer, les développer à nos modernes d'une façon moderne. Renouvelons certaines notions trop particulières, qui font de nous un petit clan incompris des incroyants, parce qu'il leur est incompréhensible; renouvelons nos routines d'action, nos routines de parole et même nos routines de pensée, afin que notre foi large et humaine soit la cathédrale universelle où viennent se purifier et s'élever tous les hommes de bonne volonté.

C'est là une première partie de l'œuvre; voici

la seconde, aussi pressante. Dans sa pure essence, cette religion est si haute que le peuple ne peut pas la saisir, ni même en admirer la suprême beauté. Intellectuellement et moralement, il lui est trop inférieur. Il faut donc lui donner l'éducation préparatoire, sans cela il la travestirait en superstitions. L'Evangile du Christ était pur de tout paganisme; le paganisme des convertis y a mêlé ses scories, car de la pure prédication du Christ, ils ne pouvaient se satisfaire. La religion pure ne peut être saisie que par un peuple supérieurement préparé.

Il est bon de préciser ces conclusions :

Nous avons constaté le malentendu néfaste selon lequel l'Eglise serait une puissance auxiliaire des gouvernements d'oppression. Notre action doit faire aujourd'hui pénétrer dans l'esprit des masses que nous ne sommes au service d'aucune puissance temporelle, mais que nous sommes au service d'une idée, l'idée du Bien, rattachée à un Dieu, et un principe de sentiment, l'Amour, la Bonté rayonnante comme l'appelle T. Fallot. A ce point de vue spécial, nous saluons la Séparation des Eglises et de l'Etat comme une mesure propre à faire tomber le préjugé cléricaliste; elle montrera que la religion est autre chose qu'une supercherie politique; si nos Eglises vivent, si elles se développent, et c'est là la seule façon d'affirmer leur vie, si elles deviennent des pôles religieux d'où rayonneront de puissantes et nombreuses lignes de force, le peuple tournera ses regards vers elles, et les aimera, peut-être.

En second lieu, faisons de nos Eglises le lieu de la Solidarité, mieux, celui de la Fraternité. Que nous ayons des Eglises de frères tous égaux, tous s'aimant d'un même amour, afin que tombent ces malentendus qui proviennent d'une différence de classe sociale; que le pauvre, en passant le seuil de l'église puisse oublier qu'il est un pauvre et

qu'il gagne son pain par un travail presque servile, tandis que le riche aura oublié son luxe et sa fortune, dans la même simplicité, dans la même humilité de l'adoration. Nous reconnaissons que les plaintes sont justes, de ceux qui se sentent négligés ; ce n'est pas quand les fidèles se voient sans se parler, sans pénétrer mutuellement dans leur intimité, qu'on pourra croire à la fraternité ; le pasteur aura beau multiplier ses visites, il ne sera pas un lien suffisant entre des membres dispersés. L'assemblée des fidèles n'est qu'un vaste cercle dont tous les rayons, aboutissant tous à un même centre, ne peuvent entrer en communication que par ce centre ; nous voudrions pouvoir la comparer, au contraire, à un puissant enchevêtrement de lignes en contact sur mille points, se traversant, s'unissant, se feutrant en un système intimement uni. Que nos Eglises soient de véritables fraternités pour qu'on ne puisse plus leur adresser ce reproche que l'homme y est perdu et isolé, d'autant plus isolé que sa pauvreté est plus fière.

De plus, tant que le pasteur est le seul lien entre les fidèles, il est obligé de se confiner dans son travail de paroisse, et son activité ne peut pas rayonner sur ceux qui volontairement se tiennent en dehors des Eglises. Mais si l'Eglise est vivante et bien organisée, le pasteur peut s'occuper de la jeunesse, des incroyants ; il peut leur apporter le reflet de l'intense lumière qu'elle propage ; s'il ne les enseigne pas de la même façon que ses fidèles, il peut au moins leur apporter un esprit nouveau. Ce ne sera pas là d'ailleurs un travail perdu pour l'Eglise : elle en sera plus vivante et plus forte. Quand un agriculteur veut qu'un arbre croisse et fructifie, il ne se borne pas à l'émonder, à bêcher le sol à son pied ; mais il creuse et remue le terrain tout alentour afin que l'air circule et vivifie : il faut que tout conspire pour le même but. Nous sommes liés entre hommes par des liens de fer

et de diamant ; et l'Eglise a un but suprême : réaliser en elle et autour d'elle l'action bonne, et attirer tous les hommes à une vie supérieure.

Pénétrons mieux dans les défauts actuels des Eglises : Le christianisme est devenu, depuis long temps, dogmatique ; les prédicateurs sont trop souvent des dogmaticiens et des exégètes, et ils laissent aller la vie de leurs fidèles comme elle peut, souvent à la dérive. Ils veulent trop que les fidèles saisissent des vérités d'ordre intellectuel, alors que la seule vérité c'est la vie, et que le véritable but du sermon est de susciter des énergies morales, de faire naître l'âme à une vie plus pure, plus aimante, plus divine. Le Sicilien s'agenouille devant le Saint Sacrement et prie la Madone ; puis il va commettre un crime ; il a la foi, mais s'il a tué, c'est qu'il n'aime pas. C'est là cependant comme un type de notre conduite ordinaire : les chrétiens écoutent le Maître, mais dans la pratique ils sont comme les autres hommes ; ils se haïssent, se trompent et se volent. Jésus a voulu fonder le Règne de Dieu dans l'humanité : au milieu d'une société où chaque jour retentit l'appel formidablement puissant : « Vous êtes les membres d'un corps immense ; vous êtes solidaires » les Eglises ont prêché longtemps le salut individuel, l'égoïsme religieux, en contradiction avec leur temps. Au siècle du socialisme, elles ont prêché longtemps le salut par la doctrine, ou le salut par la foi, favorisant ainsi l'incurie sociale, au lieu de proclamer l'œuvre sociale pressante, inéluctable, indispensable, sainte. Quand, dans une salle immense, un instrument de musique a rendu un son pur, la vibration se transmet puissante comme un appel ; et si un cristal se trouve dans les alentours, il la reçoit, il se donne, vibre, et augmentant la résonance quelquefois même il se brise. Notre société se serait donnée aux Eglises, si elles avaient su lui parler. Mais ce qu'elles lui ont dit leur a semblé

une insignifiance, ou une inutilité. Cependant, de nos jours, le mouvement du christianisme social a attiré l'attention des Eglises sur tout cela. Mais il n'est pas assez ancien pour que le peuple lui ait accordé l'importance qu'il mériterait.

Mais il est des idées chrétiennes auxquelles nous devons rester d'autant plus fermement attachés qu'elles sont plus àprement attaquées par nos adversaires : et c'est l'idée de charité. Si nos contemporains confondent la charité avec l'aumône, n'est-ce pas un peu notre faute ? Les chrétiens eux-mêmes l'ont fait bien souvent. L'on a bien enseigné certes qu'il y avait une charité-sentiment et une charité-action, celle-ci conditionnée par celle-là. Et cependant, on a bien souvent pratiqué la seconde, persuadé qu'elle suffisait, pour avilir un des plus beaux sentiments en un acte de valeur nulle. On a laissé tomber dans l'écuelle du mendiant, dans la main de l'assisté ou du collecteur, la pièce blanche ou le louis d'or sans autre grâce que celle du geste ganté, sans cette grâce qui efface l'humiliation de l'acte dans la caresse du regard parce qu'elle met aux yeux de celui qui donne le sourire de la pitié et de l'amour. C'est qu'après un sermon pressant, il fallait s'acquitter d'un devoir rappelé, afin de donner quelque repos au cœur honteux de n'avoir rien fait, afin peut-être de racheter une action qui troublait le repos de la conscience. Comme ils sont plus chrétiens alors, ceux qui réclament la dure justice, réparation légale des iniquités sociales, car la seule condition qui légitime l'aumône c'est l'amour fervent de l'assisté.

Et cependant la charité, même pratiquée de la façon la plus belle, ne suffit pas. Le chrétien ne doit pas s'accommoder d'un régime social fondé sur la richesse hautaine des uns et l'indigence avilissante des autres : sa qualité d'homme religieux doit le rendre apôtre d'une meilleure société.

Seulement, il faut bien se rappeler que nos Eglises n'ont pas pour but l'étude de ces questions. Elles n'ont pas seulement à prêcher la charité qui pallie les mauvais effets de notre système social, car on aurait le droit de nous accuser d'être des dilettantes de l'aumône, heureux de la misère qui existe puisqu'elle nous donne l'occasion d'exercer notre bonté et d'acquérir des grâces célestes. Car si l'Eglise ne doit pas réformer la société elle-même, elle doit susciter des énergies capables de cette réforme. Jésus ne propose pas une nouvelle forme de société, une organisation économique inconnue. Certes il n'est pas étranger à toutes les questions qui agitent le monde moderne : mais il ne les aborde pas directement et de plain-pied : ce qui fait sa puissance c'est qu'il ne les entreprend que médiatement, avec des intermédiaires. Il se préoccupe de créer un levain d'hommes religieux, et il projette ce levain dans la masse, sûr qu'elle lèvera tout entière. A ceux-là le soin d'organiser le travail, le salaire, de résoudre la difficile question du capital ; à nos Eglises appartient le soin de créer des hommes que ces questions sollicitent, angoissent, obsèdent. Le prédicateur peut et doit aborder les maux et les injustices de la société, afin que nul parmi les chrétiens ne leur reste étranger, afin de susciter le désir ferme et résolu de les atténuer et de les réparer. Nous avons notre manière propre de nous occuper des questions sociales : les Eglises n'en donnent pas une solution immédiate, mais médiate, mieux elles ne résolvent pas, elles créent ceux qui résoudront.

Par exemple le régime du travail et de l'habitation des classes ouvrières nous semble absolument néfaste. Que d'autres choses encore n'avons-nous pas à déplorer ! Dès lors, le prédicateur, sans faire pour cela œuvre d'économiste, ne peut-il pas demander l'amélioration de toutes les conditions mauvaises : ne doit-il pas décrire quelles devraient

être les conditions dans l'Idéal ? On reconnaît bien aux médecins et aux hygiénistes le droit de dire quelles conditions sont nécessaires au bon développement de l'enfant et de l'homme. En cela le prédicateur restera dans sa fonction, s'occupera des questions qui angoissent le plus notre humanité contemporaine et sera moderne. Si on nous dit que ce n'est pas suffisant, nous répondons que la religion ne fait jamais que poser un idéal, et établir un contraste entre cet idéal et la réalité actuelle ; le Christ pose un idéal devant nos yeux, et dans un contraste, la réalité. Ensuite l'effort pour le réaliser incombe à ceux qui ont été saisis par cet idéal. Que le pasteur établisse le bilan de la société présente et qu'il dresse un idéal capable de séduire par sa beauté ; il sera toujours dans son rôle d'initiateur à une vie supérieure ; et il léguera aux autres le besoin et le soin de l'atteindre. Que la Religion établisse le contraste entre le présent et l'avenir désiré ; et qu'elle laisse l'économie politique s'efforcer de rétablir leur accord, tout en tâchant, par son travail propre, de former, non des moines saints qui se complairaient dans leur sainteté, mais des créateurs d'actions bonnes. Le christianisme doit avoir dans la société un rôle semblable à celui des cours d'eau dans l'industrie. Les fleuves roulent des eaux puissantes ; ils ont la force et la sûreté de la nature ; mais elles sont inutilisées et inutilisables à tous ; le christianisme aussi, puissant et généreux, peut n'être rien. Mais si l'on accumule l'énergie immense de ces masses liquides, l'électricité ira mouvoir les machines dans les usines et les maisons, et fera sans doute toute une révolution économique. Le christianisme doit prêter son pouvoir à l'œuvre économique.

Et voici maintenant le deuxième côté de l'œuvre imminente : préparer le peuple. Allons au peuple,

instruisons-le, moralisons-le. Du même coup nous le rendrons plus capable de saisir la vie religieuse et de supporter sa dure vie matérielle.

Il est d'abord une remarque à faire : que les hommes religieux n'aient pas cet air de fatigue et de dégoût qu'ils ont quelquefois en s'occupant de lui. Comme alors il sent que leurs efforts et leurs travaux n'ont pas leur source dans la sympathie et dans l'amour, mais qu'ils sont dictés par un devoir peut-être importun. Allons au peuple de tout notre cœur, avec toutes les inspirations de l'affection pour des frères plus malheureux, qui, plus affaiblis par les conditions d'une vie plus dure ont désappris de lever la tête ; allons vers lui pour lui donner avec plus d'instruction plus d'élévation, avec plus d'élévation plus de jouissance des joies accessibles à tous, comme la contemplation du beau, et montrons-lui que nous n'allons pas vers lui poussés par je ne sais quelle force qui serait le devoir de bien faire, mais attirés doucement par ses misères et ses déchéances.

Voilà le moyen de diminuer la haine naturelle qui naît dans son cœur contre la bourgeoisie, et de rapprocher les classes sociales. Le mouvement du christianisme social favorise cette tâche ; ses adeptes sont la plupart du temps des hommes de la classe aisée ou riche. Que le peuple se rende compte de cela, et peut-être aura-t-il un peu moins de haine. En Angleterre, à Londres, en Amérique, à Chicago, par exemple, ce mouvement de rapprochement des classes a donné lieu à des expériences heureuses : à Hull House (Chicago), des dames riches s'installent dans un quartier pauvre et forment un foyer de moralisation ; dans d'autres villes d'Angleterre et des Etats-Unis des étudiants et des professeurs vont habiter en plein quartier populaire, établissent de bonnes relations avec leurs voisins et mettent leur savoir et leur temps

à la disposition des ouvriers pour les instruire et les élever¹.

C'est là l'esprit que nous devons avoir pour nous occuper du peuple : d'abord pour l'instruire, car si nous ne pouvons pas demander à tous une intelligence capable d'embrasser la complexité des questions, nous devons empêcher un matérialisme et un déterminisme psychologique trop simplistes d'accaparer l'esprit populaire. Il serait nécessaire de réformer l'école actuelle qui ne fait que remplacer le préjugé religieux par le préjugé scientifico-positiviste-matérialiste. Mais ce n'est guère possible à l'heure actuelle. Faisons ce qui seul nous est permis : élargissons l'action des universités populaires, dont il faut systématiser l'enseignement afin d'acheminer les auditeurs au but fixé : non l'acquisition, forcément toujours superficielle, de connaissances nouvelles, mais le développement de la faculté de réflexion personnelle. Ainsi nous contrecarrons un matérialisme simpliste aussi dangereux pour les religions et les peuples que les superstitions antiques.

Ce sera d'ailleurs aussi un moyen de reconquérir une jeunesse qui nous échappe. M. E. Gounelle reprochait aux Eglises en 1893² de n'avoir rien ou presque rien pour attirer les jeunes gens au moment où ils ont le plus besoin de secours : de 15 à 30 ans. Les associations et les Unions chrétiennes ne peuvent fournir l'effort considérable qui est nécessaire pour faire face à tous les dangers de l'alcoolisme et de la débauche que la civilisation pousse devant elle.

L'école laïque n'est plus apte à cette tâche. La morale s'y est abaissée à un niveau inférieur. Utilitarisme, hédonisme, voilà ce que dans certaines écoles apprennent les enfants. « Naguère, « ce que les philosophes indifférents ou hostiles

¹ H. APPIA. *Christianisme social*.

² *Revue du Christianisme pratique*.

« au christianisme se proposaient, c'était de fonder,
« en dehors de toute révélation religieuse, ou de
« tout dogmatisme métaphysique, une doctrine
« indépendante et purement rationnelle de la con-
« duite, une morale du devoir... Aujourd'hui le
« point de vue a changé... Bien que l'on ne soit
« peut-être pas d'accord sur la nature exacte des
« liens qui rattachent les religions et la morale du
« devoir, on sent que de pareils liens existent. Et
« comme par haine du cléricalisme on ne veut
« plus de la religion catholique, et comme on reste
« esclave de l'association d'idées actuellement in-
« dissoluble, semble-t-il, et caractéristique de la
« mentalité française qui unit étroitement et iden-
« tifie la religion chrétienne ou même la religion
« avec le catholicisme, on est tout naturellement
« conduit à repousser par anticléricalisme la mo-
« rale du devoir... Et c'est pourquoi on voit
« les penseurs laïques les plus indépendants,
« les plus hardis et les plus sincères revenir de
« plus en plus à la conception ancienne, c'est-à-
« dire à la conception grecque¹. » Cette orientation
nouvelle fait sentir ses effets à l'école. Ce qu'il
faudrait, ce serait une réaction en faveur de la
morale du devoir, un enseignement moral plus
rigide et plus systématique donné à l'école même,
au lieu de quelques préceptes décousus. Certes,
cet enseignement revêtant un caractère pédago-
gique sera forcément froid : aussi souhaiterions-
nous de voir les écoles ouvertes à des apôtres de
l'idéal, non des pasteurs ou des prêtres, mais des
laïques qui prêcheraient aux enfants la moralité
intégrale avec le verbe inspiré de ceux qu'enflamme
un enthousiasme ardent, sans aucun souci de
religion, sans autre critère que l'idéal sublime où
tout le divin de l'homme est porté à la puissance

¹ *Foi et Vie*, 1906. La Renaissance du Paganisme en Morale.
Article H. Bois.

suprême. Mais ce souhait, nous le savons, est irréalisable, aussi faut-il se tourner d'un autre côté.

Puisque l'Ecole ne peut pas donner l'initiative morale, que ce soit l'Eglise. Pour les enfants des familles religieuses, rien n'est à créer, mais tout à conserver, renouveler, développer, intensifier ; où notre action doit devenir créatrice c'est dans ce que nous appellerons l'éducation extra-religieuse. Nous voulons avoir une influence sur toute cette jeunesse athée qui commence à se laisser aller aux mauvaises inspirations qu'une éducation mal comprise a laissées libres. Pour cela parlons-lui avec amour, et pleins de zèle. Puisqu'elle a horreur de tout ce qui est religieux, puisque, si nous ne changeons pas nos façons de parler et de penser aussi parfois, nous ne ferons que la mettre en fureur, quand nous allons à elle, devenons des hommes un peu autres, avec un langage un peu autre. Il ne faut pas que notre action soit rendue stérile par un désir d'action intégrale, par une prédication intégrale, et surtout par l'intention manifeste de faire des prosélytes pour nos Eglises. A notre époque les foules parlent beaucoup d'idéal ; parlons-leur d'idéal ; elles parlent de justice, parlons-leur de justice ; elles parlent de solidarité, parlons-leur de solidarité. Mais avec ces mots, sachons leur inspirer un esprit nouveau ; montrons que notre idéal n'est pas seulement un idéal social et économique, mais un idéal moral, et lorsque nous pourrons le faire, montrons en exemple un Jésus nouveau, un Jésus, si l'on peut dire, *déchristianisé*¹ ; la justice n'est pas la froide distribution à chacun de son dû ; elle doit être conçue d'une façon bien supérieure, comme le règne de l'amour ferme et sans faiblesse de la « bonté rayonnante » ; la solidarité n'est pas le fait brutal qui relie

¹ Nous entendons par là un Jésus débarrassé de tous les vêtements démodés que lui a donnés la tradition chrétienne, un Christ purement humain, pour être plus frère des hommes.

tous les hommes entre eux, qu'ils le veuillent ou non, mais l'acceptation joyeuse d'une communauté d'intérêts, d'aspirations et aussi de souffrances, pour le progrès spirituel et matériel de tous. Lorsque nous parlons à des incroyants, soyons les prêtres des idées nouvelles, nimbées d'une auréole chrétienne, et non des prêtres ou des pasteurs chrétiens.

Car il faut de nos jours que l'idéale beauté de notre prédication séduise et conquière le peuple ; la seule arme qui soit à nous, légitime et utilisable, c'est sa beauté. L'art peut dès lors être pour nous un précieux auxiliaire, car il développe dans l'humanité un sens du beau qui est un des plus grands appuis pour le sens du bien¹. Il élève l'âme en la soulevant au-dessus de ses préoccupations vulgaires, de la lutte quotidienne pour la vie matérielle, et il apprend à rechercher ce qui n'a pas d'intérêt pratique immédiat. Et si le peuple aime religieusement le beau, il est plus près de Dieu, car il n'est plus dans le bas-fond de la vie quotidienne.

Ne nous en tenons plus aux formes ordinaires où se sont figées les activités des diverses Eglises. Il faut que le pasteur se mêle de plus en plus au troupeau humain, qu'il vive de sa vie, accepte son langage ; n'étant plus un homme à part, catalogué comme un irréductible différent, qu'il parle, qu'il dise son idéal, en tant qu'homme, et non plus en tant que chaînon d'une tradition bimillénaire. Il ne peut dans certains milieux avoir quelque action qu'en tant qu'homme. En tant que pasteur, il n'a ni plus de valeur, ni plus d'autorité ; au contraire. Si le peuple est assez noble ; si l'idéal proclamé est assez beau et si l'apôtre en est assez enthousiaste, le peuple l'adoptera.

Soyons des initiateurs à la vie supérieure, et

¹ *Revue Bleue*. 2 novembre 1907. Alfred FOUILLÉE.

des amis. Que le peuple nous voie toujours préoccupés de son intérêt supérieur, de sa beauté, de sa dignité, aussi bien que de son bonheur, il s'habituera à nous, il prendra confiance en nous et il nous écoutera avec plus de bienveillance, au lieu de se faire, comme à présent un point d'honneur de nous mépriser. Si au contraire, d'emblée, nous lui prêchons la religion, tenu en défiance par ses préjugés, trompé par des antécédents défavorables, resté inapte à cause de son éducation et de son milieu, il ne voudra pas nous entendre, et si parfois même il accepte, ce ne sera presque à chaque cas qu'une religion toute faite, plus voisine de la superstition, que de la religion pure.

Les pasteurs se rendent de plus en plus compte de leur nouveau devoir. Il faut qu'ils soient des forces populaires, des enthousiasmes populaires, qui combattent partout où il leur est permis, porteurs d'un esprit nouveau. Ils n'ont que deux vérités essentielles à dire au monde : c'est que l'homme est une valeur en soi, ce qui lui donne une dignité spéciale, et que le règne de la justice intégrale ne peut se réaliser que par l'amour. Montrons par là au peuple que notre religion n'est pas quelque chose d'inférieur, d'antique et d'arriéré : mais bien qu'elle est la conception véritablement supérieure, la seule profonde de la vie. S'il va au socialisme c'est qu'il le considère comme supérieur à la religion : montrons-lui que notre pensée est ce qui peut le mieux le satisfaire, gardant du socialisme ce qu'il a de meilleur et lui ajoutant quelque chose d'un autre ordre, qui seul peut donner un sens à la vie.

« Jésus est un homme d'aujourd'hui et même de demain, écrivait il y a quelque temps Gustave Geffroy dans le journal anticlérique *La Dépêche de Toulouse* ; sa revendication de justice, son mépris du pharisaïsme, sa haine des trafics grossiers n'ont rien perdu de leur force et de leur actualité. Il

reprendra sa véritable physionomie quand il ne sera plus compromis par des partis qu'il aurait fustigés sans pitié. » Ces paroles, malgré ce qu'on peut critiquer en elles, nous indiquent la voie à suivre. Renions les erreurs du passé, nous qui sommes en marche vers un avenir imprévisible ; ne compromettons plus le Christ ; gagnons nos contemporains par l'influence de l'action et de la parole ; puisque leur antipathie envers nous est faite autant d'impressions accumulées que d'hostilité intellectuelle, attirons ceux qui sont indifférents ou ennemis par la force de la sympathie que la personne provoque, et par la valeur de notre parole simple et profonde. Allons à la conquête des sympathies et des âmes avec la sympathie et avec l'âme : ce doit être notre mot d'ordre ; faisons-nous une religion capable d'être acceptée par notre époque, car chaque époque doit se faire sa religion ; la lui donner doit être notre ambition. Or notre époque demande une religion spirituelle, morale et sociale.

Il importe que la Religion ne puisse pas nous attribuer la plus petite part de responsabilité de l'indifférence ou de l'hostilité de nos contemporains à son égard.

Vu :

Le Président de la Soutenance :

E. EHRHARDT.

Le Doyen :

VAUCHER.

THÈSES

I

Par suite de la prépondérance actuelle des préoccupations politiques la plupart de nos contemporains ne jugent les institutions religieuses qu'en tant qu'institutions politiques.

II

Beaucoup d'irréligions actuelles ont à leur base une erreur créée par un sophisme : la confusion de la neutralité religieuse et de l'irréligion. La République ne s'occupe pas des questions religieuses ; républicains, soyons irréligieux.

III

Le souci des conditions primordiales de l'être, pour beaucoup de nos contemporains, arrête le développement intégral de l'être.

IV

La moralité n'est pas l'accomplissement d'une loi, même idéale : elle est un désir et un élan vers cet idéal ; elle est dynamique. L'école primaire commet la faute de la croire statique.

V

L'espérance fut toujours pour les masses l'essentiel de la religion, et la superstition leur tint lieu de mysticisme : la superstition tombée, reste un besoin d'espérance matérielle, que le socialisme satisfait de ses promesses.

VI

Il n'appartient pas au christianisme d'aborder de plain pied les questions sociales ; il ne lui appartient pas d'en avoir une solution directe et précise, mais seulement un moyen de les résoudre : orienter des hommes de devoir vers ce but.

VII

Dans une monarchie le roi règne et le peuple contrôle ; dans une démocratie, le peuple gouverne et ne se contrôle pas. Le seul contrôle ne peut plus être qu'un haut sentiment du devoir : l'œuvre d'éducation du peuple s'impose.

VIII

Beaucoup d'hommes religieux ont le défaut, visant à exercer une action intégrale sur la foule, de mépriser une action amoindrie, mais fructueuse. Les apôtres des masses incroyantes doivent quelquefois oublier qu'ils sont des hommes religieux, et prêcher un idéal et non une religion.

IX

Que le pasteur n'ait pas l'arrière-pensée de protestantiser, qu'il accepte avec joie et désintéressement l'œuvre possible.

BIBLIOGRAPHIE

- LUCIEN ARRÉAT. *Les Croyances de Demain.*
— *Le Sentiment religieux en France.*
- P. BRUNEL. *La Libre-Pensée et le Protestantisme en France*
(Thèse, Montauban 1906).
- RAOUL ALLIER. *La Désertion des Campagnes* (Travaux du
Congrès de Bordeaux de l'Association
protestante pour l'étude pratique des
questions sociales).
— *Cours inédit sur le Conflit de la Conscience
moderne et de la Religion.*
- BOUGLÉ. *Vie spirituelle et Action sociale.*
- HANS FABER. *Le Christianisme de l'Avenir.*
- T. FALLOT. *L'Action bonne.*
— *Qu'est-ce qu'une Eglise?*
- GUYAU. *L'Irréligion de l'Avenir.*
- H. APPIA. *Le Christianisme social.*
- HERRON. *Le Christianisme social.*
- G. LEBON. *Lois Psychologiques de l'Evolution des peuples.*
— *Psychologie des foules.*
— *Psychologie du socialisme.*
- W. MONOD. *Libres-Penseurs et Penseurs-Libres.*
— *La Fin d'un Christianisme.*
- RENÉ NAUD. *De l'Hostilité des Classes laborieuses à l'égard
du Christianisme* (Thèse, Genève 1908).
- E. NAVILLE. *Le Père céleste.*

M. SANGNIER.	<i>L'Esprit démocratique.</i>
SECRÉTAN.	<i>Civilisation et croyance.</i>
P. SEIPPEL.	<i>Les deux Frances.</i>
VANDERVELDE.	<i>Essais socialistes.</i>

Revues

Revue de critique religieuse. 11^e année.

Revue du Christianisme pratique.

Revue du Christianisme social.

Foi et Vie.

Le Sillon.

L'Avant-Garde (J. Roth. Orthez).

La Dépêche de Toulouse (Journal).

Les Documents du Progrès (Article Gœhre. Le socialisme comme religion).

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
CHAPITRE PREMIER. — La crise religieuse de notre temps .	3
CHAPITRE II. — Importance et prépondérance de la politique	12
CHAPITRE III. — Quelques critiques populaires aux Eglises.	28
CHAPITRE IV. — Ce qui manque aux prolétaires . . .	36
CHAPITRE V. — L'instruction publique	46
CHAPITRE VI. — Ce qui cache le vide creusé. La nouvelle religion de la Démocratie	61
CONCLUSION.	74
THÈSES	91
BIBLIOGRAPHIE	93
